

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N^o 10.

1^{er} OCTOBRE 1891.

LES MIRACLES DU MODERN SPIRITUALISM

par Sir RUSSEL-WALLACE.

Cet ouvrage important du célèbre naturaliste anglais, émule de Darwin et membre du bureau de la Société royale de Londres, depuis si longtemps réclamé par les véritables chercheurs et le monde savant, nous l'avons traduit avec l'autorisation de l'éminent et vénéré Sir R. Wallace; en plus, nous avons ajouté les travaux sur le même sujet (que nous avait signalés l'auteur), deux conférences qui donnent le caractère de grand philosophe à l'homme universellement respecté, au naturaliste qui a fait école dans le monde des recherches positives.

Ce volume in-8, sur très beau papier, avec le portrait de Sir R. Wallace, est un ouvrage de luxe, une œuvre à consulter comme le résultat de très longues et de très sévères investigations; dans ces 400 pages, grand format, les spirites trouveront avec les plus hautes visées humanitaires la sanction de la philosophie d'Allan Kardec. C'est un monument caractéristique élevé à la grandeur du spiritisme ou du spiritualisme moderne, un véritable volume de bibliothèque sérieuse (1).

MÉMORABILIA

M. A. Pioda, l'un des protagonistes du spiritualisme moderne chez nos voisins du sud-est, vient de publier, à Bellinzona, un volume de documents, qu'à l'exemple des *Memorabilien* de E. E. Fichte, il a intitulé *Memorabilia*, « au risque de faire jeter les hauts cris aux latinistes (2) ». Dans ce recueil, où l'auteur a voulu s'en tenir aux faits saillants, qui mènent à l'induction par le chemin le plus court, l'œuvre de William Crookes tient la première et

(1) Grand in-8, papier de luxe, 5 fr. broché, 6 fr. relié, port payé et ce port coûte 1 fr. vu le poids du volume.

(2) Note page 467.

la plus large place ; on peut même dire que celles qui suivent ont plus ou moins de points de contact avec les travaux du savant membre de la Société royale.

Les écrits spiritualistes de MM. Crookes et Thury (1), en entier ; des extraits de ceux de Zöllner et des rapports de la Société de dialectique de Londres, œuvres anciennes, il est vrai, mais toujours de premier ordre, tant que de nouvelles recherches n'auront pas dépassé leur zone d'exploration, constituent la partie documentaire, suivie, hâtons-nous de le dire, d'une très substantielle post-face de M. Pioda.

Il avait, depuis longtemps, traduit d'enthousiasme les *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*, dont il préparait la réédition sous forme moins exubérante, lorsque parurent, dans les mémoires de la *Société des recherches psychiques*, les *Notes sur quelques séances avec D. D. Home*, précédées d'une introduction où W. Crookes confirme ce que, vingt ans avant, il avait écrit sur le même sujet. Des fictions vides et venimeuses qui, en Italie comme en France, prétendaient faire de l'inventeur du Thallium et de la matière radiante, le jouet mortifié et coi d'une petite fille, il ne restait plus rien. Bonne fortune s'il en fût ; et M. Pioda s'empresse de traduire (2).

L'opuscule : *Les tables tournantes*, du professeur Thury, auquel W. Crookes attribue une haute valeur scientifique, parut, pour la première fois, il y a trente-cinq ans. Sa réédition, qui remonte à deux ans, contient : *Les expériences de Vallerys, du comte de Gasparin*, suivies d'un complément : *Trente ans après*, de notes, et d'une lettre inédite à un ecclésiastique américain, le tout in-extenso dans Memorabilia.

Le rapport de la Commission de la Société de dialectique de Londres reste, parmi les nombreux travaux de même ordre, un document de haute valeur par le nombre des faits attestés et la diversité des systèmes auxquels ils ont donné cours. M. Pioda en a extrait, entre autres, le mémoire du physiologiste W. B. Carpenter, — adversaire de W. Crookes, — relatif à la cérébration inconsciente. Cette hypothèse rend compte d'un petit nombre de cas spéciaux ; mais son auteur, en soutenant que, jointe aux mouvements musculaires automatiques enregistrés par l'appareil Faraday, elle suffit à expliquer tous les phénomènes, en a beaucoup exagéré la portée effective.

De même ordre fut l'erreur du comte de Gasparin. Il faut, dit M. Thury,

(1) Professeur de l'université de Genève.

(2) *Appunti di alcune sedute con D. D. Home*. Voir Memorabilia, page 202. L'excellent volume de la librairie psychologique : *Recherches sur le spiritualisme*, contient tout ce qu'a publié Crookes sur ce sujet, sauf ce dernier opuscule paru en décembre 1889 seulement.

distinguer, dans le spiritualisme moderne, trois ordres de phénomènes : physiques, psychiques, spirituels. M. de Gasparin, qui a étudié avec succès les premiers, s'est trop hâté d'étendre ses conclusions aux deux autres.

C'est, observe M. Pioda, une faute à laquelle sont très exposés, ceux qui étudient ces faits d'une complexité sans pareille. Leur synthèse est faite avant qu'ils aient eu la patience de suivre pas à pas tous les dédales de l'analyse. Or, l'induction, tirée d'un examen restreint, n'a qu'une portée limitée. C'est une *anticipatio mentis*, — un *préjugé*, dans le sens strictement étymologique, — qui vient en son temps, et peut être utile, à la condition qu'on l'estime à sa valeur vraie, et, qu'en aucun cas, il ne fasse obstacle aux recherches ultérieures.

M. D. Mac-Nab, continue M. Pioda, nous en donne un nouvel exemple. Il a, sous le titre : *Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique* (1), écrit d'intéressants articles au cours desquels il décrit des expériences qui servent de base à la théorie de l'*Inconscient*, agent doué de pensée, émanation de nous-mêmes, qui serait l'unique cause des phénomènes. Cette induction, à base étroite, tient, dans la réalité, une place correspondante.

Quiconque a, de bonne foi, longuement et minutieusement, suivi les expériences médianimiques est de l'avis du traducteur italien.

M. Pioda a emprunté, aux comptes rendus de la Société de dialectique, les déclarations de Lord Lindsay, de M. Eyre, du célèbre écrivain spiritualiste B. Coleman, du savant electricien Varley et du médium D. D. Home qui abondent en faits originaux nettement exposés.

Puis viennent les études de Zöllner, professeur à l'université de Leipsick. Le tapage que provoqua en Allemagne la publication de ses traités scientifiques, *Wissenschaftliche Abhandlungen*, à la suite de ses séances avec le médium Slade, n'est pas encore oublié. Il a duré plus que Zöllner lui-même (2).

M. Pioda rend justice à ce savant, prompt à concevoir la vérité, imperturbable dans sa manifestation en dépit du scandale académique, prouvant, avec une ardeur d'apôtre, aux modernes représentants des sciences exactes qu'ils en méconnaissent les principes, et, par suite, ne peuvent interpréter rationnellement les données expérimentales. Ceux-ci, par représailles, s'efforcèrent de le reléguer au rang des visionnaires, lorsqu'il poussa l'audace jusqu'à appliquer à l'étude des *nouveaux* phénomènes la méthode strictement scientifique.

(1) Dans le Lotus, revue théosophique qui a cessé de paraître.

(2) Mort en 1882.

C'est dans cet esprit que Zöllner a écrit ses traités sur *La Métaphysique de l'Espace*, etc., traités qu'il avait composés alors qu'il était encore tout à fait étranger aux phénomènes spiritualistes, dont l'étude a eu pour résultat de confirmer ses théories déjà élaborées.

C'était cet esprit vraiment métaphysique, — dans le sens Kantien (1), — aussi soucieux du moindre fait que préoccupé des lois supérieures de la connaissance. De là l'ampleur de vue, la liberté d'allure qui firent de ce savant, si moderne, un investigateur à la manière de W. Crookes.

Tandis que le chimiste anglais montrait la matière à l'œuvre dans des conditions inobservées qu'il a nommées son quatrième état, son émule germanique, l'envisageant au point de vue des mathématiques pures, était arrivé à induire que l'espace, — considéré en lui-même, abstraction faite de notre organisme animique actuel, — a quatre dimensions. Ce principe posé, les phénomènes d'apparition et de disparition d'objets matériels, — inconcevables dans l'espace à trois dimensions, — deviennent compréhensibles.

Ce savant aux idées larges, ce penseur vigoureux, méritait d'être signalé aux spirites, à cause de la consécration si élevée donnée, dans des œuvres qui resteront, à la phénoménalité sur laquelle est fondée leur philosophie. Il faut féliciter M. Pioda de s'en être si bien acquitté !

En ce qui touche la réalité des phénomènes et leur objectivité, aux deux pôles opposés, savants et théologiens l'affirment ; il n'y a plus à y revenir. A ce propos, le spiritualiste italien, l'un des rédacteurs les plus autorisés du *Lux*, souligne la faiblesse du livre de M. Galiotti : *La foi religieuse et le spiritisme*, réfutation chimérique de la doctrine kardéciste ; et, plus loin, il affirme, avec Galilée et le savant auteur de l'*Unité des forces physiques* (2), la nécessité d'aller chercher, dans les travaux de nos devanciers, la base de nos opinions : c'est une dure obligation à laquelle il faut se plier à l'exemple des plus grands parmi les philosophes. Remercions M. Pioda de rendre ainsi justice au fondateur du Spiritisme. Le spiritualisme, ajoute-t-il, est un fait. Quant aux inductions nées de ses phénomènes, elles répondent aux aspirations les plus élevées de notre nature ; l'avenir montrera s'il y a sur certains points, lieu de les modifier.

On le voit, l'auteur pense à ce propos comme faisait Allan Kardec lui-même.

(1) M. Pioda parle avec complaisance du réveil du Kantisme en Allemagne. C'est là un fait significatif. Faiblesse intellectuelle (*Critique de la raison pure*) et grandeur morale de l'homme (*Raison pratique*) toute la philosophie de Kant est là. Le génie élevé de Kant est le patrimoine de l'humanité.

(2) Le père Secchi.

Un si grand pas dans l'ordre scientifique devait naturellement susciter l'opposition la plus vive; de là nombre d'objections qui trouvent leur réponse dans les documents traduits. Il en veut retenir trois cependant à cause de leur importance.

La première : on ne saurait, disent les savants, attendre un bon résultat de l'étude d'un sujet aussi nébuleux que le spiritualisme moderne.

Sans doute, déterminer dès à présent tout ce qui pourra sortir de ces recherches est impossible. Mais, de ce que les résultats ne paraissent pas toujours d'accord avec certaines données de la science, il ne s'ensuit pas qu'on ait le droit de les éluder. Rien de si funeste au progrès de nos connaissances que cette prétention de vouloir, d'avance, en déterminer le but, en circonscrire le champ. L'intelligence cristallisée dans l'étroite symétrie d'un système, ou désagrégée dans un flot d'analyse n'a que très exceptionnellement la spontanéité et la puissance d'intuition d'un esprit libre. La science n'en a pas moins le devoir de s'occuper de ces phénomènes.

Seconde objection : Le néo-spiritualisme restaure les superstitions, et leur communique une intensité de vie, jusqu'ici inconnue.

Oui, si comme l'auteur, on a en vue les Ecoles très diverses qui relèvent du spiritualisme moderne; il en est qui popularisent des pratiques funestes, déchainent de redoutables forces, et mettent, à la portée des inconscients, des égarés, un agent « aussi dangereux que la dynamite ».

Mais, — que M. Pioda me permette cette réserve, — l'objection, appliquée au Spiritisme perd de sa valeur. Celui-ci agit au grand jour; il donne le moyen de discerner les bonnes influences des mauvaises, et de se soustraire à celles-ci. Il poursuit un but unique : le progrès par la communion avec les bons Esprits; et cela, sans rituel, sans cérémonie plus ou moins magique, dans l'intimité du foyer familial, où il n'y a place, ni pour la fraude, ni pour la vénalité. Ainsi compris, le spiritisme, loin de la favoriser enraye la superstition et convie ses adeptes à la pratique de la morale la plus élevée.

Le livre de M. Léon Denis : *Après la mort*, en est une preuve nouvelle.

Revenons aux arguments de l'auteur.

De ce que les Grecs et les Romains regardaient comme avérés des faits en tout semblables à ceux qui nous occupent, cette concordance ne suffit pas à prouver leur réalité; cependant, est-il sensé de n'y voir que le hasard, ou bien l'effet de la naïveté de nos pères? Le bon sens, sur la terre, est fort nôtre aîné. Il a été plus facile de taxer d'ignorance les Anciens que de les comprendre. Ceci sera l'œuvre réparatrice d'une critique historique et scientifique à la fois scrupuleuse et indépendante.

Le XVIII^e siècle fut tout à la lutte pour la conquête de nos droits; de là sa

guerre à outrance au passé, à la légende. A notre siècle, maître de ces droits, appartient de faire revivre, sous toutes ses faces, ce passé, sans rien écarter à priori de ses *superstitions*, où ses incomparables moyens d'investigation pourront démêler ce qui se cache de l'imprescriptible vérité, secret de leurs rapports avec le Spiritualisme moderne.

C'est la réponse à la seconde objection.

La troisième, toute scientifique, a été formulée par le professeur Wundt, de Leipsiek, souvent cité dans *Memorabilia*.

« Les phénomènes sont réels, dit M. Wundt, mais leur étude exige l'abandon, par ceux qui étudient les sciences naturelles, du principe d'une causalité générale; — condition de toute méthode de recherche, — en dehors duquel les faits et les lois du devenir ne seraient plus compréhensibles (1). »

Objection grave, si elle était fondée! mais, comme l'avait déjà fait observer M. Pioda : en aucun cas, un fait n'a le pouvoir de renverser les lois naturelles; tout au plus peut-il modifier la conception que nous en avons (2).

Il cite, à l'appui de son opinion, M. Thury dans : *Trente ans après* : « Il n'est pas rationnel que l'expérimentateur, sous prétexte de précision, élève la prétention de produire les phénomènes à volonté. C'est au moment où il se manifestent qu'il faut les vérifier et les étudier. D'autre part, ne pas tenir compte des observations déjà faites, c'est rendre impossible toute investigation sérieuse et suivie, et arrêter, dans son essor, la science expérimentale (3). »

Prétendre déterminer à priori les conditions d'un phénomène pour l'étudier scientifiquement, c'est vouloir l'impossible.

Le professeur Lombroso ne consent à assister à une séance spirite qu'à condition que les phénomènes se produiront en pleine lumière. Le Dr Lombroso a depuis reconnu la réalité du fait spirite. (Voir la *Revue* de septembre 1891, pages 385 et suivantes.) Comment, objecte M. Pioda, eût-on découvert la lumière électrique, si les savants s'étaient bornés à suivre les expériences d'électricité en pleine lumière? Il paraît démontré, par le radiomètre et la théorie de Maxwell, que la lumière exerce une pression sur les corps; pourquoi donc ne pas admettre que les phénomènes lumineux du spiritualisme ne se révèlent pleinement que dans un milieu obscur; que la lumière neutralise complètement les uns, et diminue beaucoup l'intensité des autres. C'est un problème scientifique à résoudre, non

(1) *Memorabilia*, p. 494.

(2) *Memorabilia*, p. 480.

(3) N'ayant pas à ma disposition le livre de M. Thury, je traduis sur le texte italien.

un motif valable pour refuser d'étudier des faits dont l'obscurité n'empêche pas la vérification rigoureuse.

L'auteur, à propos des théories qui attribuent les phénomènes à des agents invisibles à volonté transcendante, affirme, avec l'autorité d'un philosophe doublé d'un savant, que l'hypothèse de l'action d'êtres suprasensibles n'a rien d'antiscientifique. L'antiscientifique, pourrait-on ajouter, serait de prétendre arrêter à l'homme la série ascendante des êtres.

La science, observe A. R. Wallace, ne peut interdire l'étude d'une énergie qui jaillit. — sans qu'elle ait trouvé le pourquoi, — du réservoir commun des forces naturelles dont les limites lui sont inconnues. De l'impuissance des savants à expliquer ces manifestations, il ne s'ensuit nullement qu'elles n'existaient pas avant qu'ils les eussent enregistrées. Admettre l'action bonne ou mauvaise d'êtres transcendants, doués de volonté et de conscience, n'est pas autre chose que constater dans le domaine du connu, l'intervention d'une force inconnue. Cette nouvelle force, objecte-t-on, suspend l'action des autres. Il en est de même de toute force : la cohésion qui triomphe de la pesanteur est, à son tour, neutralisée par la chaleur, etc. Il n'y a pas là le moindre miracle. L'action d'êtres transcendants, une fois déterminée dans le monde sensible, en devient partie intégrante. C'est l'extension de la loi, et non sa négation.

Autres difficultés :

Les faits du spiritualisme se réfèrent à des forces de deux espèces, les unes, aveugles, les autres, intelligentes. Les premières sont d'ordre chimique, physique ou mécanique. Pour les secondes, l'instrument d'observation, c'est l'homme, et l'expérimentateur a à vaincre en même temps des difficultés d'ordre physiologique et psychologique. Les phénomènes psychologiques nous révèlent un autre mode de la pensée et de la volonté qui ouvre à la vie des horizons d'une ampleur insolite, tout en restant jusqu'ici rebelles au principe de causalité. N'en est-il pas de même des faits psychologiques en général, dès qu'ils ont franchi le seuil de la conscience et pourtant, on n'en conclut pas qu'ils renversent la loi naturelle dont l'immuabilité suffit à la science.

L'auteur ne se contente pas d'avoir montré combien la troisième objection est peu fondée; il veut rendre plus manifeste encore la légitimité des recherches dans le domaine des faits spiritualistes, en signalant quelques-uns de leurs rapports avec la science positive d'une part, et la philosophie de l'autre.

Par quelle voie arrivons-nous à la conception du monde extérieur? Il faut bien le reconnaître, nous sommes avec lui en relation indirecte, et non

immédiate. Nous ne l'étudions qu'au travers de notre organisme intellectuel et physique. Quand un savant scrute le système des forces de la nature, il s'étudie lui-même. En visant l'objectif, il reste subjectif. L'harmonie, la permanence des lois c'est l'adaptation des phénomènes au sujet.

Donc, les choses en elles-mêmes, le monde, abstraction faite du Moi, nous ne pouvons les connaître. C'est la conclusion à laquelle aboutit la philosophie critique. Son corollaire, c'est que, du monde objectif, nous ne pouvons connaître immédiatement qu'une partie : celle qui agit sur nous. Pour nous servir d'une comparaison : d'un panorama infini, nous ne saisissons que quelques paysages adéquats à notre mode de perception, à nos forces psychiques, à nos facultés intellectuelles.

Le reste nous échappe.

Et maintenant, que nous apprend la science expérimentale du rapport des corps avec notre conscience?

Tout, dans la nature, aboutit à la matière et au mouvement, répètent, après Galilée, les savants contemporains.

La physiologie nous montre pour nos sens un stimulant extérieur unique, le mouvement : vibrations sonores, lumineuses, etc. Il existe donc entre nous et les corps *un intermédiaire* : le mouvement.

Nos sens sont servis par les nerfs ; et, en dernière analyse, l'idée que nous nous formons d'un objet dérive d'un changement d'état de nos nerfs.

M. Pioda rappelle l'origine de la sensation. Elle naît infiniment petite, dès que le mouvement vibratoire atteint une grandeur déterminée, et progresse avec lui, jusqu'à une certaine limite, au-delà de laquelle l'accroissement du mouvement ne l'influence plus. Il existe un grand nombre d'oscillations, de vitesses variées, sans action sur nos sens. C'est la *loi psycho-physique*, due en grande partie aux professeurs Weber et Fechner qui, avec Zöllner, ont reconnu la réalité des phénomènes spiritualistes.

L'auteur italien, à propos de la substance ou matière primitive, fait un rapprochement piquant des idées de saint Augustin avec celles de Huxley.

— *Nous ne savons pas ce qu'elle est, mais seulement ce qu'elle n'est pas ; c'est de la science négative*, dit le premier.

— Au fond, que savons-nous de la matière ? dit Huxley ; *qu'elle est ce quid inconnu, cause hypothétique de nos divers états de conscience*.

Suivent des citations de Pascal, Claude Bernard, M. Renouvier, etc., etc., qui nous montrent M. Pioda puisant aux sources les plus autorisées.

Ainsi, d'accord avec la philosophie critique, la science établit nettement que la nature des choses nous échappe, que nous n'en pouvons acquérir qu'une notion relative, que le champ de notre expérience est limité, et,

qu'au delà, s'étend une région incommensurable, inaccessible pour nous, dans nos conditions organiques et les formes actuelles de notre entendement.

L'auteur nous donne une idée de sa synthèse, où se retrouve visible l'influence de l'école de Kant.

« L'intelligence humaine, comme un phare, se dresse au milieu des ténèbres du réel, — ténèbres pour elle, s'entend, — qui se dissipent seulement dans la zone d'action de nos sens, véhicules de la lumière intellectuelle. Des tourbillons, aux reflets multiples et mobiles à l'infini, traversent incessamment cette nappes lumineuse. Ce sont les objets qui, se réfléchissant dans la conscience sous forme d'espace et par ordre de temps, constituent le monde extérieur, la Nature.

« L'objet est donc le produit de deux facteurs : le rayon réfléchi de la lumière qui émane de nous, et la résistance de l'enveloppe qu'il rencontre. Cet obstacle continuellement passe, et, avec lui, changent les angles de réflexion et les images. Mais, les lois qui régissent ces mutations sont constantes, ce qui suffit à rendre la science possible.

... « Un des facteurs de l'expérience, le rayon lumineux parti de notre intellect, est connaissable et connu, ou, pour mieux dire, déterminé; l'autre, l'enveloppe solide que le rayon reflète sous le voile de l'apparence, est le Noumène, l'X transcendantal, l'incognoscible, l'indéterminé.

« Dans ces conditions, tracer à priori les limites de l'expérience, est une œuvre au-dessus de nos facultés.

« Que faire alors? Accepter les faits tels qu'ils se présentent, déduire de leur minutieuse observation leurs caractères communs, et en induire la loi qui les régit.

« Des phénomènes inusités, étranges se produisent-ils? C'est le signe que la zone intelligible s'étend.....

« Ces phénomènes isolés, d'une observation si ardue, sont comme l'indice de nouvelles facultés de perception et d'action qui seront données à l'homme et trouveront peut-être, dans une future économie, leur développement normal et sans danger. (Thury.)

« L'étude des sons et des couleurs chez les anciens donne, au système de l'évolution des sens, un haut degré de probabilité. »

Il faut le reconnaître avec Bersot : « Ce n'est pas une chose de peu d'importance que d'admettre un fait qui vous oblige à changer toutes vos idées (1). »

Certes, mais, la science, qu'est-elle, et en quoi consiste-t-elle? « C'est,

(1) Traduit sur le texte italien.

nous dit l'auteur, revenant à ses vues synthétiques, au centre de la zone illuminée par l'Esprit humain, au point où les rayons dardent directs et puissants, un petit cercle, mieux éclairé que le reste, où tous les phénomènes sont symétriquement classés sur un plan tracé à l'avance. Ce petit cercle peu à peu grandit, et les ombres qui en attristent les abords reculent. Souvent ces ombres voilaient des réalités qui, découvertes, dérangent sur divers points le dessin du plan. » Les phénomènes spiritualistes appartiennent à cet ordre de faits, et « la science n'est pas autre chose que l'analyse, l'élaboration et la classification des données de l'expérience commune et de l'observation vulgaire ».

« L'étude de la vérité a trois degrés : le premier, la découvrir, quand on la cherche; le second, la démontrer, quand on la possède; le dernier, la discerner du faux, quand on l'examine.

« Il résulte des faits réunis dans *Mirabilia*, des citations qui prouvent leurs rapports avec les sciences et la philosophie, des inductions qui se dégagent de leur ensemble que le premier point de l'étude de la Vérité peut être considéré comme atteint », et que les phénomènes spiritualistes sont du ressort de la philosophie scientifique (1).

Après avoir fait connaître sommairement les documents de haute valeur publiés par M. Pioda, je me suis efforcé de m'imprégner de sa pensée, jusque dans sa forme, de ses aperçus profonds et sûrs, qui font de ce volume un remarquable *Mémoire pour servir à l'histoire du Spiritisme*.

Familier avec les travaux et les objections qui ont cours sur la matière en Angleterre, en France et en Allemagne, comme en Italie, il commente les premiers, et réfute les autres avec une précision incomparable. Les Spiritistes qui n'ont, ni le loisir, ni le moyen de compulsier les originaux, trouveront, dans la première partie de *Memorabilia*, un *selectie* à souhait.

Je souhaite, dans cette notice forcément abrégée et incomplète, de n'avoir pas donné une idée trop imparfaite de la seconde partie, œuvre personnelle du brillant collaborateur du *Lux*. Je conseille surtout la lecture dans l'original du *Commiato del traduttore* : c'est, sous une forme bien actuelle, la confirmation des vérités qui nous sont chères, dont cette œuvre précieuse affirme avec autant d'à propos que d'éclat, l'avenir et la grandeur.

Commandant DUFILHOI (*en retraite*).

ERRATA : *Revue* de septembre, page 389, ligne 13, lire : *libration* au lieu de *vibration*.

(1) La psychologie, basée sur les faits, tend de plus en plus vers la forme scientifique

LE SPIRITISME

Tiré de la *Revue Nouvelle* du 1^{er} mars 1891 (*suite*). Voir la *Revue* du 1^{er} août.

Un jour, les lettres, plus lentement tracées, mais aussi plus finement et plus nettement qu'à l'ordinaire, formèrent une suite où d'abord je ne compris rien : au bout de deux longues lignes écrites de la sorte, je m'aperçus que c'était du latin dont les mots n'avaient pas été séparés. Cinq lignes furent écrites ainsi. Je ne puis les reproduire, je les ai perdues. C'était une réponse à une question que j'avais faite, s'il me serait possible de voir l'esprit. Oui, me disait-on, grâce à une exaltation du système nerveux, dont on me donnait, en latin, la recette. Je ne l'ai jamais essayée et je n'attachai d'importance qu'à ce fait, que j'étais, cette fois, absolument étranger à la pensée et à la langue même du crayon magique. Mais l'écriture était toujours tournée de mon côté, et la mienne ; la femme que j'avais en face, ignorante et simple, aurait-elle su par cœur tout un morceau de latin (cinq longues lignes en lettres fines et serrées, de papier grand format), répondant à une question qu'elle n'avait eu aucune raison particulière de prévoir ? et l'aurait-elle écrit à l'envers, avec un crayon qu'elle ne tenait pas, les mains immobiles sur une corbeille ? Elle raconta le fait à un officier, son neveu, qui ne manqua pas de lui dire, en la raillant de sa crédulité, que le professeur s'était moqué d'elle. J'avais mystifié la bonne vieille. C'était moi qui avais tout fait. Je comprends ce langage dans la bouche de l'officier, qui ne me connaissait pas : s'il m'eût connu, il ne se le fût point permis. Je sais bien, moi, que je ne mystifiais personne, et que je me demandais, au contraire, s'il ne se pouvait point que je fusse mystifié moi-même.

Ce dernier fait est remarquable. En voici d'autres :

A Carcassonne, en 1865, devenu veuf, peu de jours après la mort de ma femme j'entrai en relation avec une jeune fille de famille aisée, douée d'une *mediumnité* singulière : elle s'endormait sans y mettre d'autre volonté que de s'abandonner à l'action d'un invisible magnétiseur ; si le sommeil ne venait pas, il était très dangereux de le provoquer artificiellement. Endormie, elle voyait des esprits, causait avec eux ; l'on assistait à un dialogue entre deux interlocuteurs, dont on entendait l'un et devinait l'autre ; elle quittait son corps, le laissait à l'esprit qui voulait s'incorporer en elle, parler, agir par ses organes ; puis y rentrait, parlait, agissait elle-même, se réveillait enfin, sortait comme d'un profond sommeil sans rêve : elle ne conservait aucun souvenir, éveillée, de ce qu'elle avait pu faire ou voir endormie, tandis qu'endormie elle se rappelait, avec ses veilles, ses sommeils antérieurs, et réunissait en une seule mémoire générale, où se marquait l'iden-

lité de la personne, les deux mémoires de ses deux états. Je la vis bien souvent, l'expérience fut renouvelée autant de fois qu'il me plut. J'étais seul avec elle. Elle s'endormait, et alors, tantôt s'entretenait avec ma chère morte, dont je n'entendais pas, mais dont je devinais les réponses, conformes à son caractère, que le médium, qui ne l'avait jamais vue, n'avait pu connaître; tantôt lui prêtait ses organes, et c'était la morte qui, par la bouche du médium, me tenait, en me tutoyant, le langage le plus intime.

Je dois dire que je n'étais pas pleinement satisfait : les souvenirs de celle qui avait partagé ma vie me semblaient vagues et confus, et je gardais un doute invincible; je ne me rendais pas. Cependant ils avaient quelquefois une précision faite pour me convaincre. Il advint, pendant qu'elle me parlait ainsi, qu'un orgue de Barbarie fit entendre du dehors un air de danse que je n'avais pas eu l'occasion d'entendre depuis qu'un jour ma femme, peu de temps avant sa mort, seule avec moi dans une chambre, s'était mise tout d'un coup à danser, vive et gaie comme elle avait toujours été, en entendant ce même air : communiquant avec moi ce jour-là (si c'était elle) par un corps d'emprunt et me parlant par une bouche qui n'était pas la sienne, elle entendit l'air, s'interrompit, se mit tout d'un coup à danser comme elle avait fait, et me dit : « Te souviens-tu ? » Mêmes mouvements, mêmes attitudes, mêmes gestes, c'était elle : émouvante, effrayante image d'une scène passée, que je n'avais jamais racontée et qui n'avait pu avoir aucun témoin !

Une fois, dans ces derniers temps, j'entre sans être annoncé ni attendu chez des personnes qui s'occupaient de cette sorte d'étude. La table était en mouvement; elle donnait, par coups frappés du pied, les noms d'esprits présents; elle indiquait, au moment où j'entrai, la troisième lettre d'un nom, et l'on se demandait, B, L, A, qui cela pouvait être. La table continue : « C'était Blanche, ma fille. Elle avait commencé à donner son nom avant que personne m'eût vu, dès qu'elle m'avait vu elle-même au seuil de la porte, dehors. J'ai observé fréquemment, ailleurs, des cas pareils d'esprits ainsi annoncés par la table, parents de personnes qui sont encore dehors, qu'on ne voit pas encore, et qui arrivent au moment où un de leurs parents du monde invisible se présente.

Un peu plus tard, dans la même soirée, une jeune fille, prise du sommeil somnambulique, voit des esprits, leur parle; à un moment : « Voici, dit-elle, deux femmes qui viennent; elles s'arrêtent là, là, là, ajoute-t-elle en me regardant bien (les yeux fermés) et étendant le bras vers moi. — Quelles sont ces femmes? Demandez leur nom. — Comment vous appelez-vous? Elle tend l'oreille et répète ce qu'on lui dit : A... Al... Ali... Aline. — Et

l'autre? — B... Be... Bert... Bl... Bla... Blanche. » Elle avait de la peine à entendre, et cette hésitation est à noter. Elle entendait néanmoins : l'un de ces noms est celui de ma sœur, l'autre celui de ma fille. Le signalement qu'elle en donnait, aspect, âge, etc., était juste, bien qu'elle ne les connût pas ; et les paroles qu'elle leur attribuait étaient conformes à leur caractère ainsi qu'à leur qualité. L'une parlant comme ma fille, l'autre comme ma sœur : elle ignorait le nom et jusqu'à l'existence de cette sœur, morte en lointain pays, bien des années avant mon séjour dans la ville où je me trouvais. Il semblait qu'un rideau me séparât de personnes présentes sans que je pusse les voir ni les entendre : une autre les voyait et les entendait et me servait d'intermédiaire entre elles et moi.

On se met huit ou dix autour d'une table, dans le plus grand recueillement et le plus grand silence : la table frappe des lettres qui forment des noms de parents morts ; les mouvements sont lents ou rapides, faibles ou forts, brusques ou doux, sans concert préalable pour ces différences de rythmes, variées selon l'esprit inattendu qui se présente, et souvent accompagnés d'agitations significatives de plaisir ou de peine, de joie ou de tristesse, de colère, d'amour : la table est animée.

Un soir, elle semblait animée d'un esprit léger et bruyant ; il fut demandé si elle ne pourrait pas se mouvoir sans être touchée, nos mains en l'air à quelque distance. La réponse fut affirmative. Nous nous plaçâmes donc à une petite distance, de manière à ne pas toucher la table par côté ni par-dessous ; nous tinmes nos mains à quelques centimètres au-dessus : elle se souleva, ou, pour mieux dire, elle sauta, bondit sur nous comme une bête vivante.

Nous n'avions pas cru la chose possible, et, tout en l'essayant, nous ne l'attendions pas : nous fûmes effrayés ; mais nous recommençâmes, et à plusieurs reprises : même succès chaque fois ; nous indiquâmes, par la parole, des directions à suivre, elles furent suivies, nos mains accompagnant la table sans l'effleurer. Nous étions en très petit comité, tous à distance, tous prenant l'intérêt le plus vif à l'expérience, et nul de nous, j'en suis certain (j'y ai bien regardé), ne touchait la table.

Souvent, seul dans ma chambre, un petit guéridon sous ma main, je l'ai vue se mouvoir, sans aucune part (apparente ou consciente) de ma volonté ni de ma pensée. Plus souvent, une plume ou un crayon dans ma main, ma main a écrit. Je ne suis pas bon médium : les mouvements du guéridon ne se produisent pas toujours ; l'écriture est pénible, lente ; il est manifeste que les paroles qui me sont adressées, les réponses qui me sont données ne viennent pas de moi : tantôt conformes, tantôt contraires à ce que je pense ou je veux, à ce que je désire, à ce que j'attends.

J'ai vu bien des écritures faites ainsi par des personnes d'une véracité non suspecte, qui ne savaient ce que leur main écrivait qu'en la regardant écrire, ou même qui ne le savaient pas, et ne le lisaient qu'après, et à grand'peine.

Ajoutons que, si étrangère que soit la pensée du médium à ce que sa main écrit, ce qu'écrit sa main est, généralement, de sa portée d'intelligence, de son style, de son langage comme de son écriture; ajoutons surtout que cette étrange parole, de tables muées ou de mains qui écrivent, belle quelquefois, vulgaire le plus souvent, mais ordinairement d'une morale saine, est bien des fois, quand il s'agit de faits, mensongère; je ne dis pas assez; dangereusement mensongère. J'ai vu débiter, par les agents mystérieux et louches qui se manifestent de la sorte, les contes les plus saugrenus, avec force détails, de nature à les faire croire: vérifiez, tout est mensonge; et il se rencontre que tels de ces mensonges sont d'abominables calomnies. J'en sais des exemples. Je ne dis pas que ce soit là le cas ordinaire, mais il est assez fréquent. Il faut se méfier de ce langage, dont la source nous est si peu connue; et il n'est point aisé d'y démêler la vérité d'avec le mensonge ou l'erreur.

IV

Connaître les faits, ce n'est encore que le commencement de la connaissance. Il reste à les interpréter. Que signifient-ils?

Mais si connaître des faits peu communs, peu vraisemblables, étranges (c'est le mot qui revient sans cesse), est une première difficulté, les interpréter en est une autre, autrement grande. Mon lecteur ne me suivra pas dans ce que je vais dire, sans les plus expresses réserves; mais je le prie de croire que je les fais moi-même en parlant; je n'affirme pas, je dis: *Il me semble, il me paraît*; ou si, pour ne pas répéter à satiété ces formules, j'affirme en apparence, j'affirme ce qui me paraît, non ce qui est: je discute des hypothèses, je montre le faible des unes, c'est conclure en faveur de leurs contradictoires: mais cette conclusion étonne, j'y crains l'illusion, et n'ose la donner pour certaine.

Que signifient donc les faits qui nous occupent? Ils sont un langage: faut-il nous en rapporter à ce qu'ils nous déclarent? Ils sont une parole qui se donne pour la parole d'âmes, de morts heureux d'entrer en communication avec les vivants.

Puisqu'ils sont une parole, ils témoignent en effet de la présence et de l'action d'esprits: car il n'y a que des esprits qui parlent. Mais ces esprits sont-ils les *médiums* eux-mêmes, à leur insu? Ou sont-ils des esprits placés hors des conditions de la vie humaine, des êtres invisibles? Cette dernière

hypothèse a pour elle l'assertion de ceux qui parlent, quels qu'ils soient : la rejeter, c'est ne pas les croire. L'autre a pour elle ce principe bien connu qu'« il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité » ; d'où ce dire que, si la présence du *médium* suffit à l'explication du phénomène, il n'y a pas lieu de chercher autre chose.

Le principe est juste. Je ferai observer toutefois que, alors même que les deux hypothèses seraient également plausibles, il conviendrait d'hésiter avant de rejeter la seconde, bien qu'elle multiplie les êtres : mais elle est affirmée, à titre de réalité et non d'hypothèse, par ce langage qui est le fait même dont on cherche l'explication. La règle à suivre est de voir si l'une des deux n'implique point quelque contradiction : auquel cas elle sera fausse et l'autre vraie.

Or la seconde, toute étrange qu'elle soit, se conçoit, après tout ; difficilement, j'en conviens ; mais elle n'implique pas contradiction, et toutes les réfutations qu'on en a essayées peuvent être réfutées à leur tour.

On l'écarte par les noms de mysticisme, d'illuminisme... Ce ne sont là que des mots, des épouvantails pour ceux que domine le respect humain.

On lui oppose qu'elle est une intrusion subreptice et anti-scientifique du surnaturel. — Point. Si elle était vraie, elle agrandirait le domaine du naturel : l'action d'esprits extrahumains entrerait dans l'ordre de la nature comme y entre l'action des esprits humains. Extrahumain, ou même surhumain, et surnaturel, sont des notions différentes, qu'il ne faut pas confondre.

On lui oppose l'immutabilité des lois de la nature. — Leur donne-t-on, à ces esprits, une puissance que bien des philosophes refusent à Dieu même ? En quoi l'action, je dis même l'action libre, d'êtres intelligents qui ne seraient pas des hommes, pourrait-elle être plus contraire à la nature que l'action libre des hommes, que l'action capricieuse des animaux ? Chaque être fait son œuvre, déterminant diverses applications des lois immuables de la nature, mais appliquant ces lois : la nature, quoi qu'on puisse faire, suit son cours.

On lui oppose de prétendues impossibilités tirées de conceptions sur les conditions de l'existence, sur les lois naturelles, sur Dieu et le monde, qui ne sont elles-mêmes que des systèmes, des hypothèses. Je conviens que l'hypothèse de l'existence d'êtres invisibles, d'un monde invisible, intangible, inaccessible à nos sens, enveloppant et développant le nôtre, ne se conçoit que par un concours d'hypothèses subsidiaires ; elle est hasardeuse, mais elle n'est pas absurde : étrange, invraisemblable, tant qu'on voudra, mais non contradictoire ; et sa vérité, si elle était établie, entraînant celle de ces hypothèses

subsidiaries, devenues nécessaires, étendrait d'autant le champ de la connaissance humaine,

L'autre hypothèse, que c'est l'esprit du médium qui parle, ne se peut comprendre aussi que dans une hypothèse subsidiaire, celle où une intelligence en acte, dirigeant une parole, serait inconsciente de sa pensée au moment où elle l'exprime ; celle où, éveillé, conscient et voulant, et en pleine possession de soi, on assisterait à une écriture de sa main, conduite par une volonté inconsciente qu'on aurait sans le savoir ; celle d'un homme double, un conscient assistant à l'action d'un inconscient qui serait lui-même, lequel conduirait sa main, que lui-même ne conduirait pas, par une volonté et pour une pensée réfléchie, qui supposent la conscience, indépendantes de sa pensée et de sa volonté actuelles : il serait un conscient voulant et pensant d'une manière, et, dans le même temps, un inconscient voulant et pensant d'une autre manière, parfois contraire, sans le savoir. Qui peut rien entendre à ce galimatias ? C'est la condamnation de l'hypothèse.

Il appartient à la psychologie d'établir qu'une intelligence en acte ne saurait être inconsciente de son acte, de sa pensée : cela étant, l'être qui parle n'est pas le médium, non plus que nulle autre personne visible, mais une personne invisible, un esprit. Voilà du moins ce que dit, ou ce que semble dire la logique.

On insiste. Ce n'est aucune des personnes présentes, soit, on le voit bien ; mais c'est la collection de ces personnes. Il se forme de leur assemblage comme une personne synthétique, du groupement des esprits comme un esprit qui les résume. — Cet esprit est-il conscient ? Non ? Nous avons toujours la contradiction d'une parole, d'une pensée d'un penseur inconscient de ce qu'il pense au moment où il le pense. Oui ? C'est un être personnel, un esprit, une intelligence vivante née d'un groupement silencieux d'intelligences qui ont le don de s'entendre sans se rien dire, pour mourir sitôt qu'elles se dispersent ! C'est une personne invisible, pensante et consciente d'elle-même, se produisant par la réunion et se détruisant par la séparation d'autres personnes, qui pensent en elle sans savoir ce qu'elles pensent ! On désespère, quand on se forge une pareille hypothèse. Mais on imagine tout, par désespoir, plutôt que de recourir à des êtres qui seraient raisonnables et qui ne seraient pas des hommes, qui existeraient et que nous ne verrions pas !

On invoque le magnétisme, ou, aujourd'hui, l'hypnotisme, une sorte de somnambulisme éveillé, le rêve, l'hallucination, l'extase, la folie, etc. L'analogie est loin d'être exacte. Mais qu'importe ? Expliquer l'inconnu par l'inconnu, c'est n'expliquer rien ; et grouper les faits, les classer, essayer de les

ramener, bien ou mal à propos, à des genres, ce sera les ordonner, non les expliquer. Ce qui semble incontestable au psychologue, c'est que la parole actuelle suppose la pensée actuelle, et celle-ci la conscience actuelle du pensant.

On dit en rêve les choses les plus fantastiques : mais on les pense, et l'on a conscience de les penser ; si déraisonnable que soit ce qu'on dit, on sait qu'on le dit.

Le somnambule, au moment même où il parle, où il agit, a conscience de parler et d'agir. La perte du souvenir n'est pas la suppression de la conscience d'une pensée, d'une parole présente.

On cite des cas extraordinaires de dédoublement du moi : est-ce bien le moi qui se dédouble ? un dédoublement du moi est-il chose concevable ? n'est-il pas plutôt impossible, inintelligible, contradictoire ? J'examine les cas cités. Ici, un aliéné se méconnaît, nie son propre moi : mais il l'affirme en le niant ; il se sent, il est conscient : ce n'est point la conscience, mais la raison, qui lui fait défaut : il ne se comprend pas, il ne se connaît pas, il se sent. Là, une même personne présente comme deux personnalités distinctes qui alternent et se succèdent tour à tour sans que l'une se souvienne de l'autre (qu'est-ce que se souvenir d'un autre ?) : sont-ce deux personnes, deux âmes se succédant et alternant en un même corps ? est-ce, en un même corps, une même âme se manifestant à elle-même ainsi qu'à autrui sous deux conditions alternatives, par deux organismes cérébraux qui se succéderaient l'un à l'autre ? Toujours est-il que les deux personnalités ne sont pas simultanées, mais successives, et chacune a conscience de ses actes au moment où ils se produisent. Ailleurs, c'est une personne hypnotisée tout occupée d'un côté pendant que sa main écrit de l'autre : sa main écrit-elle des phrases qu'elle puisse écrire machinalement et par habitude, ne fait-elle que reproduire des formules accoutumées, ou trace-t-elle des mots, signes et expressions d'une pensée présente ? Ce serait alors une pensée consciente, et, bien loin que ce cas d'hypnotisme explique le spiritisme, peut-être au contraire faudrait-il renverser les termes. Ailleurs encore, ce sont des hypnotisés, dont on varie à plaisir, par des suggestions, la personnalité diverse, changeante, étrangement transformable : soit, mais chacune de ces personnalités imaginaires est consciente ; le patient, qui, au gré de l'hypnotiseur, croit être ce qu'il n'est pas, joue un rôle, sauf qu'il se prend pour son personnage : sauf, dis-je, qu'il prend la fiction pour la réalité, il parle, sachant qu'il parle et ce qu'il dit ; il agit, sachant qu'il agit et ce qu'il fait. Ailleurs enfin, ce sont des hypnotisés qui, réveillés, au jour et à l'heure

fixés, font inconsciemment ce qu'ils ont reçu ordre de faire. Le font-ils eux-mêmes? C'est l'hypnotiseur qui le fait par leur corps. Expliquons ceci.

Je sais un médecin qui, ayant introduit l'hypnotisme dans sa pratique médicale, a essayé de se faire hypnotiser lui-même : il n'a pas été endormi, il a été dépossédé de ses membres, qui n'ont plus été à sa disposition, mais à celle de l'hypnotiseur. Pendant le temps qu'a duré cet étrange état, ce n'était pas lui qui était maître de son corps, c'était l'hypnotiseur : l'hypnotisé, bien éveillé, voyait son corps exécuter non ses volontés à lui, mais, sans lui, malgré lui, en dépit de ses résistances, les volontés du maître. — Que conclure de là, sinon une confirmation de ce qu'enseigne la psychologie spiritualiste, que notre corps n'est pas nous, mais à nous? Si peu nous, qu'il n'est même pas absolument à nous, qu'il peut être à un autre? Mais comment un autre que nous peut-il agir par notre corps? Il faut bien admettre, entre nous et notre corps, un intermédiaire subtil, impalpable, éthéré, un fluide nerveux par où nous communiquons avec notre corps, par où nous pouvons, dans certaines conditions, communiquer avec d'autres corps, envoyer nos pensées en d'autres cerveaux où d'autres esprits les reçoivent, faire exécuter nos volontés par d'autres membres : il y aurait une action de notre fluide nerveux sur celui d'autrui sur un corps qui n'est pas le nôtre, que cette communication directe entre fluides nerveux aurait, pour un temps et d'une manière anormale, rendu nôtre.

Comment expliquer en dehors de cette hypothèse le fait incroyable que voici? Un M. R..., ingénieur d'une grande compagnie, qui étudie le magnétisme, ayant magnétisé un jeune homme, lui commande d'écrire ces mots : « J'aime beaucoup M. R..., je désire qu'il reste » ; et, tandis qu'il donne à haute voix cet ordre au sujet, il en donne mentalement un tout contraire... à la plume! il la magnétise, avec injonction mentale d'écrire ceci : « Je déteste M. R..., je désire qu'il s'en aille. » — Qu'est cela? Vous n'écrivez pas ce que j'ai commandé! Recommencez. — Et le sujet de reprendre la plume, et la plume d'écrire une seconde fois : « Je déteste M. R..., je désire qu'il s'en aille. »

Le lecteur se récrie. Quel conte nous faites-vous là! Non. C'est une histoire. Impossible, absurde... Soit, mais cela est. Le fait est vrai. Comment s'explique-t-il? Par le corps fluide, intermédiaire entre le corps palpable et nous : M. R., par son fluide nerveux, porteur de sa volonté, et transmis par la plume, impressionne le fluide nerveux qui meut la main du somnambule; celui-ci ne voit pas, ne sait pas ce que sa main écrit : elle écrit selon qu'elle est mue, et elle est mue par un autre fluide nerveux que celui du somnambule ou par celui du somnambule impressionné par un autre.

S'il faut admettre un corps fluide invisible, intermédiaire entre le corps visible et l'âme, quelle difficulté d'admettre que la mort du corps visible ne l'atteint pas, que l'âme qui lui est jointe ne s'en sépare pas, continue d'agir par cet intermédiaire, en d'autres conditions que celles de la vie humaine ?

J.-E. ALAUX.

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

Voir la *Revue* de septembre 1891.

LES PALINODIES SCIENTIFIQUES MAGNÉTIQUES. — Voici quelques exemples des découvertes que s'imaginent faire nos docteurs en hypnotisme, mais qui sont en réalité plus vieilles qu'eux.

Vous n'ignorez pas que les hypnotiseurs prétendent avoir découvert de nouveaux procédés hypnotiques.

A. — Tout le monde sait que le procédé de Braid : fixation d'un objet brillant, était connu depuis longtemps des magnétiseurs ; mais ils s'abstenaient autant que possible d'en faire usage, parce que c'est un procédé inférieur, bien moins efficace que l'action humaine et même sujet à de graves inconvénients. Les hypnotiseurs en ont fait leur procédé habituel. Ils ont eu la main heureuse.

Il y a quelques années, le docteur Brémaud faisait les délices de certains cercles parisiens, en employant un procédé qu'il disait de son invention, que Donato lui dispute, mais qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Je veux bien croire que tous deux l'ont découvert, chacun de son côté, ce n'est pas bien difficile ; mais ce n'était pas nécessaire, car ce procédé est vieux de soixante ans. On le trouve dans l'*Esquisse de la nature humaine*, p. 263 :

« J'ai connu une somnambule qui rentrait à volonté dans l'état magnétique en tournant sur elle-même jusqu'à s'étourdir ; alors elle s'endormait et perdait connaissance, que, quelques instants après elle recouvrait dans l'état magnétique en s'éveillant (1). »

On voit que ce n'est pas même Chardel, mais une simple somnambule, qui a découvert ce procédé. Toute la différence entre l'ancienne découverte et la moderne, c'est que Chardel interdit l'emploi de ce procédé qui est en effet dangereux, tandis que M. Brémaud, non seulement s'en sert habituellement, mais l'a aggravé doctoralement en arrêtant *brusquement* le sujet, ce qui entraîne des conséquences bien plus nuisibles que s'il le laissait s'étourdir tout à fait.

(1) « En s'éveillant », car le somnambulisme est un état de veille, n'en déplaît aux hypnotiseurs.

Le procédé favori de l'« école Charcot » : sensation vive et inattendue (coup de gong, jet de lumière électrique, etc.), est connu, mais évilé par Chardel, qui en parle page 264 et dans plusieurs autres endroits. Ce procédé étant mauvais (chacun sent cela), il est tout naturel que les hôpitaux devenus laboratoires l'adoptent de préférence.

B. — Il n'y a pas lieu de mettre à l'actif de Chardel la découverte de la suggestion (p. 272, 296 et ailleurs), tant exploitée par l'*inscience* moderne, car elle a été découverte dès 1784 en même temps que le somnambulisme artificiel par le marquis de Puységur.

Il faut même dire qu'elle a été connue et pratiquée de toute antiquité et que, jusqu'à nos jours, les *Artistes de Saint-Anselme*, les *Maïges*, les *Enfants de Sainte-Catherine* et autres confréries de ce genre, vieilles comme le monde, avaient pour spécialité de guérir, par la suggestion, même sans somnambulisme, une foule de maladies, entre autres, l'hydrophobie (1).

M. Pasteur ne fait pas autre chose que d'imiter ces confrères : quand ses inoculations guérissent, si elles guérissent quelquefois, c'est par suggestion. Seulement, les injections Pasteur tuent quelquefois les enrégés, quand ils ne sont pas suggestibles, ou quand ils le sont à rebours, tandis que les *Confrères* et les *Maïges* ne tuaient personne : s'ils ne faisaient pas toujours du bien, ils ne faisaient jamais de mal. Et l'État ne leur donnait pas de récompenses dites nationales.

C. — Les états magnétiques supérieurs (extases) ont été mieux observés par Chardel que par la plupart — je ne dis pas des hypnotiseurs, mais des magnétiseurs. Les hypnotiseurs n'ont jamais vu ces phénomènes; ils ne veulent même pas les voir; tout en se réclamant du positivisme, de la méthode expérimentale, ils affirment *a priori* que le surnaturel n'existe pas, et comme la lucidité, l'extase, etc., sont surnaturels, il est clair qu'ils n'existent pas et qu'il n'y a pas lieu d'examiner ces faits. Ils voudraient d'ailleurs les examiner qu'ils ne pourraient pas les produire à l'aide des procédés inférieurs et barbares dont ils se servent.

D. — Vous avez pu entendre parler, ces derniers temps, d'une expérience qui devait se faire dans un laboratoire, ou, si vous préférez, dans un hôpital. Il s'agissait de voir sortir l'âme du corps d'un mourant.

Je ne sais pas si l'expérience a été faite; mais si elle l'a été, il est plus que probable qu'elle n'a pas réussi, puisque l'orchestre n'a pas joué, la *Presse* n'a pas rendu compte, à grand fracas, du résultat obtenu; elle n'y aurait pourtant pas manqué s'il y eut eu de quoi ébahir les badauds.

Quoi qu'il en soit, lorsque vous rencontrerez ces doctes expérimentateurs,

(1) V. *La Bio-Psychologie des Mages*, etc., par DELTADE, in-8°. Paris, 1862, p. 139.

vous pourrez leur dire que leur idée n'est pas nouvelle, et qu'elle a été conçue et mise à exécution par Chardel. S'ils en doutent, vous leur direz d'ouvrir l'*Esquisse de la nature humaine* à la page 285, ils y liront :

« Une femme de 80 et quelques années gisait sur son lit; les médecins s'étaient retirés, car l'état de la malade n'offrait plus de ressources, c'étaient les derniers efforts de la nature expirante. Une somnambule que je magnétisais consentit à en être témoin. Elle s'approcha dans un recueillement religieux, et reconnut que la vie commençait à se détacher du corps : le travail se faisait dans les plexus, elle le facilita en magnétisant doucement. Quand la vie spiritualisée se fut dégagée de ce premier lien, elle se réunit au cerveau, et bientôt après, l'âme l'entraîna comme un voile lumineux qui l'enveloppait. »

E. — Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe une petite coterie qui rivalise de zèle avec les médecins des laboratoires d'hypnotisme pour faire progresser les sciences, et surtout pour que tout le monde en soit bien et dûment informé. On y parle de la théosophie comme d'une chose très mystérieuse, hors de la portée des « profanes », arrivée tout récemment de l'Inde, du Thibet, de je ne sais où (ni eux non plus peut-être); bref, d'après eux, la théosophie serait une science jusqu'à ce jour inconnue en Occident, ou qui, si elle a jamais été connue, était perdue depuis longtemps et a été retrouvée et reconstituée par eux.

A ceux-là aussi vous pourrez dire, Chardel en main, quand l'occasion s'en présentera, que la théosophie est vieille comme le monde en Occident; qu'il n'était pas difficile de la retrouver, et qu'il n'y avait nul besoin d'aller en Asie pour cela, car elle n'a jamais été perdue; qu'entre mille auteurs qui en parlent, pour ou contre, Chardel ne l'a pas ignorée ni méconnue, car il cite plusieurs fois les théosophes.

Bien mieux. Chaque fois qu'il les cite, c'est au sujet des esprits, auxquels ils croient; c'est au sujet du surnaturel, dont ils admettent l'existence; tandis que les nouveaux théosophes affirment que le surnaturel n'existe pas et que les esprits ne sont que des *élémentals*.

Comme je mets le livre à votre disposition, il vous sera facile de vous assurer par vous-mêmes de ce que j'avance, vous n'aurez qu'à vous reporter aux pages 189, 194, 261, 262, etc.; je me dispense donc de vous citer les textes; cela est d'autant plus hors-d'œuvre, que tous les auteurs qui ont écrit contre les théosophes, et ils sont nombreux, leur reprochent précisément de croire aux esprits et de pratiquer les évocations; c'est un des principaux motifs qu'ils invoquent pour les traiter de fous, de mystiques, d'illuminés, etc. (1).

(1) VOYEZ : *Des erreurs et des préjugés répandus dans les XVIII^e et XIX^e siècles*, par J.-B. Salgues. Paris, 1828, t. I, chap. 8.

Il faut, comme vous voyez, que ces prétendus théosophes possèdent vraiment une forte dose d'aplomb pour accuser les spirites de n'avoir « que la foi et une grande ignorance », (dans la *Revue de famille*, du 15 novembre 1890, p. 355) ; si les spirites ont la foi, ce n'est certainement pas à leur théosophie, ou bien il faudrait ajouter à la foi et l'ignorance, l'imbécillité, cela ferait trois nouvelles vertus théologales. Mais ces trois vertus pourraient peut-être bien convenir à ceux qui découvrent une paille dans l'œil de leur prochain.

CONCLUSION. — Je pourrais vous citer bien d'autres exemples de découvertes que l'on démarque chaque jour, à grand orchestre, et qui ne sont nouvelles que pour les ignorants diplômés qui s'en emparent ; mais je suis obligé de me limiter, et je pense en avoir dit assez pour vous montrer, ce qui est mon but :

1° Que nous n'avons aucune clarté à espérer de ceux qui mettent la lumière, ou ce qu'ils appellent de ce nom, sur les tréteaux, par la bonne raison qu'ils ne savent rien, comme je le prouverai tout à l'heure, et comme ils l'avouent eux-mêmes dans leurs rares moments de franchise :

2° Que nous possédons, dans les archives du magnétisme et du spiritisme, les faits, les idées, tous les matériaux nécessaires pour constituer une vraie science, c'est-à-dire « la connaissance des choses par leurs causes ».

Je conclus donc en réitérant l'exhortation que je vous ai déjà adressée et que je considère comme capitale :

Puisez dans vos propres archives ; lisez ces ouvrages proscrits par la science matérialiste et vénale, qui ne s'occupe que de grossir sa part du budget, constituez avec ces matériaux bien choisis une tradition et, ensuite, un corps de doctrine qui satisfera les esprits sincères et les cœurs droits.

Que chacun mette la main à cette œuvre dans la mesure de ses moyens, de ses talents, de ses facultés. Là est le principe du succès pour la cause que vous défendez.

THÉORIE DE CHARDEL. — Pour peu que l'on ait observé les phénomènes du magnétisme, lorsqu'on en cherche l'explication, on ne tarde pas à reconnaître que la science, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, c'est-à-dire telle qu'elle a été travestie par les Universités et les Académies, est absolument incapable d'en donner la solution.

Les savants eux-mêmes en conviennent. Vous n'ignorez pas le mot de Castel à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture du Rapport de Husson sur le magnétisme animal :

Si les phénomènes magnétiques étaient réels, toutes les lois de la physiologie seraient renversées.

L'Académie ne formula pas expressément la conclusion de ce dilemme,

mais elle agit en conséquence et enterra le magnétisme avec le rapport.

Il n'y aurait rien à dire à cela, si les lois de la physiologie étaient connues, mais où sont-elles, ces lois? Y a-t-il un seul point sur lequel tous les physiologistes soient d'accord? Chacun sait qu'il n'en est rien : Vérité aujourd'hui, erreur demain. Voilà toute la science moderne pour l'enseignement obligatoire de laquelle on dépense les millions par centaines.

Les phénomènes magnétiques étant d'ordre physique, physiologique ou psychologique, et la science ignorant complètement les principes et, par conséquent les lois de ces sciences, si l'on veut trouver une explication des phénomènes magnétiques, tout est à reconstruire, et la première chose à faire, c'est de rejeter tout ce fardeau inutile dont on s'est chargé à l'école et qui n'a de science que le nom.

Quand on est dans une mauvaise voie, a dit Condillac, plus on avance, plus on s'égare. La science étant stérile, tant de travaux n'ayant abouti à rien, elle est donc dans une mauvaise voie. Voyons quelle est la voie qu'elle suit, et, prenant ensuite la direction opposée, nous sommes à peu près sûrs de rentrer dans le bon chemin.

Or, la science moderne procède par analyse; elle part ainsi de l'inconnu pour aller elle ne sait où. Elle veut des faits, rien que des faits, et prétend en induire des lois qui expliqueront tout. Mais les faits, comme la plus belle fille du monde, ne peuvent donner que ce qu'ils ont. Par eux-mêmes, les faits sont morts, ils ne sont que le corps de la science; c'est l'esprit humain qui leur donne la vie, qui les *légifie*.

Bien loin de pouvoir rien expliquer, les faits ont au contraire besoin eux-mêmes d'être expliqués; ils sont le véritable objet de l'explication; ils n'en peuvent donc être le principe. Prétendre expliquer les faits par les faits, c'est vouloir expliquer ce qui est à expliquer par ce qui est à expliquer. C'est faire pétition de principe.

C'est pourtant à cela, de son aveu, que se réduit la science officielle.

Avant d'analyser, il faut observer avant d'agir nous-mêmes, d'expérimenter, il faut commencer par voir agir la nature. C'est en observant, en comparant les phénomènes qu'elle produit, que nous pourrons arriver à tirer, non pas des faits, mais de notre propre esprit, les lois qu'elle suit dans ses ouvrages, et, par suite, à l'imiter plus ou moins bien, quelquefois à la surpasser.

C'est ainsi qu'a procédé Chardel pour édifier son explication de la nature humaine par le magnétisme, ou plutôt, du magnétisme par la nature humaine.

Sa théorie n'est pas parfaite : elle est erronée sur quelques points,

incomplète sur d'autres ; mais cela se comprend : un seul homme ne peut pas tout observer ; les mêmes faits sont vus différemment par chaque observateur, et, surtout, ils sont susceptibles de diverses interprétations. Toutefois, vu les moyens dont il disposait et le peu de connaissance qu'il avait de la science non officielle, de la théosophie (la vraie), son système est d'une ingéniosité remarquable, et peut être considéré, non comme un prodige, mais comme un tour de force.

Je ne vous l'analyserai pas en détail, car vous pourrez le lire à la source, et, comme je veux vous exposer les grandes lignes d'une synthèse plus générale qui vous aidera, je crois, à comprendre Chardel et à le rectifier quand il y a lieu, je me bornerai à vous en indiquer les points capitaux.

Chardel commence par reconnaître que, l'inertie étant son essence, la matière ne suffit pas pour expliquer l'univers, même physique.

Il y a mouvement : or, tout mouvement suppose moteur et chose mue, donc deux principes distincts : force et matière.

La matière, nous l'avons sous les yeux, c'est la terre qui nous porte ; mais la force, quelle est-elle ? d'où vient-elle ? Chardel trouve sa source dans le soleil et lui donne le nom général de *lumière*.

Probablement sans sans douter, car il ne les cite pas, Chardel a donné à ce principe actif de l'univers le nom que lui ont donné de tout temps les hermétistes ; seulement la *lumière* des hermétistes est quelque chose d'autre et supérieure à la lumière solaire.

C'est cette lumière, diversement modifiée, en quantité ou en qualité, et combinée avec la matière, qui donne aux éléments la fluidité, la liquidité ou la solidité, et aux corps l'élasticité, la sonorité, la couleur, la saveur, l'odeur, le magnétisme, l'électricité, etc., etc.

Dans la constitution des corps organisés entre un troisième élément mixte, la vie. « La vie est la portion de mouvement élémentaire que l'organisation de chaque être individualise en s'en emparant. C'est elle qui donne aux corps qui la reçoivent l'excitabilité et l'irritabilité. »

C'est ici le point faible du système. Chardel considère la vie, tantôt comme l'effet, tantôt comme la cause, de cette individualisation du mouvement élémentaire ce qui introduit à la confusion dans beaucoup de parties du livre.

Cette confusion s'étend sur sa théorie de l'homme, de ses facultés intellectuelles, et, par suite, sur l'explication qu'il donne du magnétisme.

Du fluide nerveux se forme un autre fluide plus subtil, plus lumineux, que Chardel appelle la *vie spiritualisée* ; mais il suppose que ce fluide émane de la lumière solaire, ce qui est une erreur, comme nous le verrons plus loin.

Ce qui est exact, c'est que ce fluide, cette vie spiritualisée, est l'agent de la plupart des phénomènes magnétiques.

Le magnétisme est une transfusion de *vie spiritualisée* de l'organisme de l'opérateur dans celui du patient. De là tous les effets bons et mauvais qui peuvent résulter de cette opération; de là aussi tous les phénomènes psychiques qui se manifestent dans l'état magnétique.

Telle est, à grands traits, la théorie de Chardel sur l'univers, l'homme et le magnétisme. Cet exposé aride ne donne qu'une bien faible idée de l'ouvrage, car les principes généraux ne valent pas une foule de bonnes observations, de vérités de détails que l'on rencontre disséminées dans le corps du livre, par exemple, sur la veille, le sommeil, les rêves, la folie, la sensibilité, la volonté, la mémoire, l'imagination, la perfectibilité, caractère spécial de l'espèce humaine, etc., etc.

Mais si j'entrais dans ces détails, je n'en finirais pas, or, je crains d'avoir déjà mis votre patience à une trop longue épreuve, et il me reste trop de choses importantes à dire dans la seconde partie pour que je vous les fasse attendre plus longtemps.

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR CHARDEL. — Au dernier moment, M. Durville nous communique la découverte qu'il vient de faire, dans le *Livre d'or des Postes* par Henri Issanchou, d'une biographie de Chardel où se trouvent des renseignements plus étendus sur cet auteur. Il en ressort que le prénom de Chardel était Casimir; qu'il naquit à Rennes le 21 mai 1777, et mourut en février 1847, qu'après avoir été aide-major dans l'armée, il entra dans la magistrature, fut nommé juge suppléant en 1806, juge en 1808, juge d'instruction lors de leur création en 1811, conseiller à la Cour de cassation en 1830.

Élu représentant du barreau de Paris à une grande majorité, il siégea à côté de Dufaut, de l'Eure. Lors de la dissolution de la Chambre, après la fameuse adresse des 221, il fut réélu à l'unanimité.

A la Révolution du 29 juillet 1830, il fit partie du gouvernement provisoire, et devint directeur général des postes.

« A ce moment, dit M. Issanchou, M. Chardel fit une action pleine de désintéressement et qui mérite d'être redite. Il abandonna généreusement aux blessés des journées de juillet son traitement de directeur général des postes et entama même, assure-t-on, sa fortune personnelle. »

Pas si bêtes, les révolutionnaires de nos jours, bien loin d'entamer leur fortune, ils la font, scientifiquement, il est vrai, mais ils la font.

M. Issanchou cite une troisième édition en 1844, de l'*Essai de psychologie physiologique*, avec cet appendice : Notions puisées dans les phénomènes du somnambulisme lucide, et les révélations de Swedenborg sur le mystère de l'incarnation des âmes et sur leur état pendant la vie et après la mort.

« Cet appendice, observe le biographe, nous a paru si curieux vu la date de son apparition, c'est-à-dire bien longtemps avant qu'Allan Kardec nous ait initié à la doctrine

spirite, que nous croyons devoir en donner le sommaire des chapitres, afin de renseigner les personnes que les questions scientifiques et morales ne laissent pas indifférentes :

I. Considérations générales sur la vie du corps humain, dans les rapports avec la vie de l'âme ; II. Observations sur la manière dont les âmes voient le soleil spirituel, d'après les révélations de Swedenborg ; III. Révélations de Swedenborg relatives au magnétisme, animal ; IV. De la création des âmes et de leur incarnation sur la terre ; V. Des communications de l'homme terrestre avec le monde spirituel. »

On sait que nous n'avions pas tort de deviner dans Casimir Chardel un spirite avant le nom.

M. Issanchou extrait de l'*appendice* de Chardel l'anecdote suivante, qui est toujours d'actualité :

« Un de mes amis, dit Chardel, âgé de plus de 60 ans, que la philosophie de Dupuis (auteur de *l'Origine des cultes*) disposait peu à la crédulité, était tourmenté depuis longtemps par un esprit étrange dès qu'en se mettant au lit il avait soufflé sa bougie. Alors il se relevait, appelait ses domestiques, cherchait partout et ne trouvait rien. Une nuit, à ce tapage se joignit la sensation qu'on attirait sa couverture ; il se releva brusquement sur son séant et se trouva tout à coup en face d'un inconnu, drapé à la romaine, dont le regard sévère s'attachait sur lui. La figure de cet homme s'éclairait d'une lumière particulière assez semblable à celle qui eût filtré au travers de l'albâtre.

« Mon ami voulut crier et s'élancer hors de son lit ; mais ni sa langue ni ses membres n'obéirent à sa volonté. Il demeura muet et immobile, et eut tout le temps de s'assurer de son impuissance, car l'apparition silencieuse qui le fascinait dura plus d'une demi-heure ; enfin elle disparut sans laisser de trace. Aussitôt le mouvement lui revint ; il appela, sauta hors du lit, et fit partout, dans son appartement, des recherches aussi minutieuses qu'inutiles.

« Le lendemain mon ami était dans le plus grand émoi ; cette vision le bouleversait il en racontait tous les détails comme quelqu'un qui les avait soigneusement observés ; et cependant il finit par les attribuer à son imagination, quoique personne ne fût moins que lui disposé à se faire illusion. On demandera peut-être : A quoi bon cette apparition ? Je l'ignore, mais il me semble qu'on attend des esprits dans leurs révélations avec nous une suite de conséquences que la vie des âmes sur la terre justifie assez mal, car bien des gens y seraient embarrassés à rendre compte de tous leurs actes. »

Un fait analogue est arrivé à M. Issanchou, nous dit-il. Il en arrive souvent, témoin ce qui se passe boulevard Voltaire. Heureusement que la police, aidée de la science, y met bon ordre en faisant vider les fosses d'aisance.

II

LES TROIS PRINCIPES UNIVERSELS

I. LE MOUVEMENT. — Si nous faisons abstraction de toutes les connaissances que nous avons acquises dans les écoles (comme le fit Descartes, et comme sont obligés de le faire tous ceux qui veulent réellement apprendre quelque chose, puisque toutes ces prétendues connaissances ne sont

que des préjugés, des faits sans liaison entre eux, des corps sans âme), et si nous nous plaçons en face de la nature, pourvus, par hypothèse, de nos facultés intellectuelles dans toute leur plénitude, mais dans toute leur virginité, la première perception que nous pourrions avoir, c'est celle du mouvement; c'est même la seule, c'est à cela que se réduisent toutes nos perceptions.

Nos sensations même, moyens, mais non principes de toutes les connaissances que nous puissions acquérir sur le monde visible, nos sensations ne sont pas autre chose que des mouvements qui viennent de la périphérie de notre être pour aboutir au centre connaissant.

Il n'y a donc rien de plus certain pour nous que le mouvement. Il n'y a aussi rien de moins connu dans sa cause première, dans son essence.

Toutefois, si nous ne percevons directement que des mouvements, nous pouvons, par leur moyen, à leur occasion, parvenir à connaître indirectement beaucoup de choses.

2. FORCE ET MATIÈRE. — Et, d'abord, tout mouvement implique une chose mouvante et une chose mue, une chose motile et une autre chose mobile.

La chose mouvante est ce qu'on appelle la *force*.

La chose mue se nomme *matière*.

L'essence de la force est l'activité, le pouvoir de produire le mouvement.

L'essence de la matière est la passivité, l'inertie, la capacité de recevoir et de transmettre le mouvement.

Voilà donc deux principes dont nous ne pouvons nous dispenser d'admettre l'existence et la présence dans tous les objets, qui, tombant sous nos sens, sont susceptibles d'arriver à notre connaissance.

Ces deux principes sont *essentiellement* distincts. Ils peuvent *existentiellement*, accidentellement, se trouver combinés sous diverses conditions dans les différents corps, l'expérience le prouve; mais ils ne peuvent être ramenés à un seul.

La science moderne n'est pourtant pas de notre avis. Elle avoue bien qu'il existe dans l'univers *matière et force* (c'est même là le titre d'un ouvrage de l'un de ses souverains pontifes, Louis Buchner), mais elle soutient que ces deux principes ne sont qu'un, que la force est *inhérente* à la matière.

S'il en était ainsi, il y aurait contraction dans le sens du mot matière : l'inertie est la propriété essentielle; or, *inertie* signifie privé d'*ertie*, de force.

Mais dans cette hypothèse de la force inhérente à la matière, la force ne serait pas transmissible d'un corps à un autre. Chaque corps posséderait, inhérente à sa matière, toute la quantité de force dont il est susceptible, ni plus ni moins, et comme il n'y a pas de raison pour que tel ou tel corps possède plus ou moins de matière ou de force, — il y a au contraire, raison absolue, pour que tous soient dans les mêmes conditions, si la force est inhérente à la matière, — il résulterait de cette hypothèse que tout se réduirait à un.

Quel principe en effet, présiderait à la séparation des corps, à leur distinction les uns des autres, à la proportion de matière et de force qui entreraient dans leur composition ?

Si tout se réduisait à *un*, tout se réduirait à rien pour nous, car il n'y aurait pas de mouvement, ni, *a fortiori*, de connaissance possible. Il n'existerait aucune distinction entre le connaissant et le connaissable.

Les seuls faits que la matière est inerte, que le mouvement est transmissible, que les corps peuvent contenir à l'état latent, une plus ou moins grande quantité de mouvement ou de matière; ces faits, dis-je, nous obligent à reconnaître que la force est *adhérente* à la matière et entre avec elle dans la composition des corps; mais qu'elle n'est pas *inhérente* à la matière.

3. LE MONISME RÉFUTÉ. — La raison pour laquelle les savants veulent que tout soit matière, c'est, disent-ils, qu'il n'y a qu'elle qui tombe sous nos sens.

Il y a dans cette simple assertion plusieurs erreurs, mais nous n'avons besoin ici que d'en relever une.

Ce n'est pas la matière pure qui tombe sous nos sens, personne n'a jamais vu cette matière abstraite; ce sont les corps qui produisent impression sur nos sens.

Or, les corps sont mixtes, ils sont composés de matière et de force diversement combinées en quantité et en qualité, ce qui leur donne la cohésion, l'élasticité, la vitalité, etc.

Et dans ces corps, c'est la force et non la matière, qui se transmet des uns aux autres et d'eux à nos sens. C'est le mouvement de ces corps que nous percevons, et non leur matière.

La matière n'est qu'une hypothèse, la vraie thèse, c'est le mouvement. La matière est si bien cachée sous la *thèse*, derrière le mouvement, que beaucoup d'hommes très savants ont pensé que nous n'avions aucune connaissance de la matière et que peut-être elle n'existait même pas.

Et, en effet, il est très facile de démontrer géométriquement que nous

n'avons aucun contact avec la matière, qu'elle ne tombe même pas sous nos sens.

Comme l'a dit Swédenborg, nous ne sommes en conjonction avec le monde extérieur par le moyen des sens, que *dos à dos*. Nous ne pouvons donc avoir aucune connaissance des corps dits matériels que par leur ombre, et pour qu'ils fassent de l'ombre, il faut qu'ils soient éclairés, de sorte que la matière ne nous est manifestée que par la lumière.

Le contact que nous pouvons avoir avec le monde extérieur par le moyen de nos sens, peut être comparé à celui de deux cercles tangents.

Or, il y a un théorème de géométrie qui démontre qu'une tangente ne peut toucher une circonférence qu'en un seul point.

Puis, il est admis en principe que le point n'a pas d'étendue, il n'est qu'idéal.

Nous ne pouvons toucher la matière que par un point, le point est idéal, donc la matière est idéale, c'est tout ce qu'il y a de plus immatériel, au sens où l'entend la science.

Les savants ne manqueront pas de dire que c'est là de la sophistique, je les laisserai dire et j'en appellerai au simple bon sens, qui saura bien distinguer de quel côté sont les sophismes.

La source de l'erreur de ceux que l'État paie pour nous instruire, provient de ce qu'ils regardent l'étendue comme une propriété essentielle de la matière.

L'étendue est une propriété des corps, qui sont mixtes, et non de la matière; elle est un accident et non une essence. La preuve c'est qu'elle est susceptible d'augmentation et de diminution: par la chaleur, par le froid, par la compression, etc., on change l'étendue d'un corps.

J'ai dû insister un peu sur ces premiers principes, car cette idée *a priori*, que tout est matière, a conduit nos savants aux assertions les plus étranges, aux affirmations les moins prouvées et les moins probables, aux hypothèses les plus dénuées de vraisemblance dans les sciences physiques, et les plus dangereuses en physiologie, en médecine, en psychologie, en sociologie, en tout.

Revenons à notre sujet: l'étude de la nature.

4. L'ÂME. — L'observation de la nature nous a conduits, par le mouvement, à reconnaître dans l'univers deux principes distincts, matière et force, qui entrent dans la composition de tous les corps sensibles et connaissables.

Mais ce n'est pas tout, l'observation continuée, la comparaison entre eux des mouvements perçus et des corps mus, ne tarde pas à nous apprendre

qu'il y a dans ces mouvements diversité, ordre, hiérarchie, unité et variété. De même dans les corps qui produisent ou subissent ces mouvements.

Puisque le mouvement simple implique deux principes dans les choses : force et matière, la diversité des mouvements implique diversité dans l'un ou l'autre de ces principes, ou dans les deux.

Mais la matière ne possède qu'une propriété essentielle, l'inertie, propriété ; négative on ne peut concevoir qu'une manière d'être de la passivité qui est le caractère distinctif de la matière.

On conçoit facilement, au contraire, la force, l'activité comme susceptible d'une infinité de modes, de formes, de changements en quantité et en qualité. C'est donc la force qui est la source de la diversité que nous remarquons dans les mouvements et dans les corps qui font l'objet de nos observations.

Ainsi, voilà la force, dont les matérialistes font un simple accessoire de la matière, qui se présente avec le caractère de supériorité, de prédominance, et qui assume un rôle infiniment plus important dans la naissance, la croissance et la décadence des corps de l'univers.

Mais qu'est-ce donc que cette force, principe si agissant et pourtant invisible ? Est-elle simple ? Est-elle aveugle ? Agit-elle au hasard ? Quel est le principe de la variété et de l'ordre que les matérialistes même constatent dans les mouvements et dans les corps naturels ?

Si la force était simple, aveugle, inconsciente, inintelligente, elle ne produirait qu'un effet simple, comme elle, toujours le même. La matière ne recevant qu'une impulsion, ne revêtirait qu'une seule forme, ne se manifesterait à nous que par un seul mouvement.

(A suivre.)

ROUXEL.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Chapitre XII.

Henri IV ; L'édit de Nantes.

(15 avril 1598.)

(Voir la *Revue* de septembre 1891.)

Les cardinaux d'Ossat et du Perron, ambassadeurs de Henri IV auprès du pape, s'agenouillèrent devant ce dernier sur la place du Vatican ; on récita sur leur tête le psaume du *miserere* ; à chaque verset, le grand pénitencier les touchait de sa baguette blanche (1), ce qui fait dire à de Thou que cette

(1) Aujourd'hui encore, beaucoup de prêtres en Italie pour se dispenser de confesser des gens du peuple, remplis de vermine, les touchent ainsi d'une baguette pour leur donner l'absolution.

cérémonie rappelait « les anciens Romains affranchissant leurs esclaves ». Ce jour-là, 17 septembre 1595, le pape prononça solennellement l'absolution de Henri IV et le déclara roi de France et fils de l'Eglise.

Dès lors les ligueurs n'avaient plus de prétextes pour résister ; ils résistèrent cependant, mais l'année 1596 vit la fin de la Ligue et la soumission de son chef.

Le 4 novembre de la même année, Henri IV avait convoqué à Rouen une assemblée de notables ; elle se réunit dans l'abbaye de Saint-Ouen ; le roi ouvrit les travaux par ce discours : « Si je voulois acquérir le titre d'orateur, j'aurois appris quelque belle et longue harangue et vous la prononcerois avec assez de gravité. Mais, Messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de ce Estat. Pour à quoy parvenir, je vous ay assemblez. Vous savez à vos despens, comme moi aux miens, que lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ay trouvé la France quasi ruinée, mais presque perdue pour les Français. Par la grâce de Dieu, par les prières et bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de la perte ; sauvons-la à cette heure de la ruine. Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelez, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver mes volontés ; je vous ay assemblez pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, bref pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets me fait trouver tout aise et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus amplement ma volonté. »

Il était difficile de faire un meilleur discours et plus habile, d'autant que le chancelier allait demander de l'argent pour le roi, son armée et ses fonctionnaires. Les notables firent ce que font en général toutes les assemblées, ils votèrent ce qu'on leur demandait, pouvaient-ils rien refuser à un roi qui leur parlait si habilement. Avec ses nouvelles ressources, le roi termina la pacification de la Bretagne. Il arriva à Nantes où il songea à pacifier la haine et l'intolérance des partis ; la France avait bien mérité après trente-six ans de guerres civiles, de misères et de persécutions, la liberté de conscience. Aussi le 15 avril 1598, Henri IV signa l'édit de Nantes qui devait être perpétuel et irrévocable, tandis que les édits antérieurs de Charles IX et de Henri III étaient seulement provisoires. Ce grand acte de justice tardive n'accordait pas grand'chose aux protestants ; un peu moins d'oppression pour la conscience, mais la liberté de conscience était entourée de tant

d'entraves, qu'elle n'existait pour ainsi dire pas. Ce fameux édit n'était donc qu'une sorte de trêve, ce n'était pas la paix assurée. Henri IV ne pouvait moins faire pour ses anciens coreligionnaires; du reste, fatigué des dissensions, des luttes et des guerres, d'où il avait fini après beaucoup de peine à sortir victorieux, il voulait se reposer. Dans le fond du cœur il était resté réellement huguenot; il n'avait certainement abjuré sa foi qu'afin de pouvoir monter sur le trône; on ne saurait même lui en faire un crime, puisque roi il pouvait protéger efficacement ses amis les protestants.

Paris vaut bien une messe, définit parfaitement l'état d'esprit dans lequel se trouvait le roi, qui avait trop de finesse d'esprit pour oublier ce vieil adage : « Qui veut la fin, veut les moyens. »

Voltaire démontre (1) d'une manière évidente le peu de sincérité du roi dans son abjuration, quand il écrit : « Le jésuite Daniel a beau me dire dans sa très sèche et très enfantine *Histoire de France*, que Henri IV avant d'abjurer, était depuis longtemps catholique; j'en croirai plutôt Henri IV lui-même que le P. Daniel. Sa lettre à la belle Gabrielle, « c'est demain que je fais le saut périlleux », prouve au moins qu'il avait dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis longtemps si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse : « Ces évêques m'édifient; » mais il lui dit : « Ces évêques m'ennuient. » Ces paroles sont-elles d'un bon cathécumène ?

« Ce n'est pas un sujet de Pyrrhonisme que les lettres de ce grand homme à Corisande d'Andouin, comtesse de Grammont; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*, rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes; en voici des morceaux curieux : « Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs romains prêchent tout haut, qu'il n'y a qu'un deuil à avoir. Ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple sur l'empoisonnement du prince de Condé; et vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc! »

« Il est difficile, après ces témoignages de la main de Henri IV, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique de cœur. »

Il ne l'était guère en effet, mais il était fatigué de lutter et de combattre, surtout dans les conditions où il s'était trop souvent trouvé. Sa lettre à son ami Rosny, datée du camp de la Fère, nous montre tout le dénûment du roi : « Je suis proche des ennemis et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser; mes che-

(1) VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Ed. Didot, TOME VII, p. 90 et 91.

misées sont toutes déchirées, mes pourpoints troués aux coudes; ma marmite est souvent renversée et depuis deux jours je dîne et soupe chez les uns et les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table... Jugez si je mérite d'être ainsi traité, et si je dois plus longtemps souffrir que les financiers et les trésoriers me fassent mourir de faim et qu'eux tiennent des tables friandes et bien servies. »

Pauvre roi, on voit par là, combien il aurait su apprécier la bonne chère de ses traitants et financiers; certainement sans le dévouement de Rosny, esprit dur et sauvage, mais fidèle comme un chien à son maître, Henri IV se fût découragé. Nous trouvons des preuves du découragement du roi dans le préambule même de l'édit de Nantes : « Maintenant, dit-il, qu'il plaît à Dieu de commencer à nous faire jouir de quelque meilleur repos, nous avons estimé ne le pouvoir mieux employer qu'à pourvoir à ce que son saint nom puisse être adoré et prié par tous nos sujets; et s'il ne lui a pas plu de permettre que ce soit en une même forme de religion, que ce soit au moins d'une même intention et avec telle règle qu'il n'y a point pour cela de troubles et de tumultes entre eux. »

Dans cet édit, le roi, pour ne point trop froisser les catholiques, n'accorde à ses anciens coreligionnaires que de faibles droits, des droits tout à fait indispensables, mitigés encore par de nombreuses réticences. Il y est dit par exemple que les protestants peuvent circuler librement, habiter toutes les localités qu'il leur plaira; ils ont toute liberté de conscience chez eux, la liberté du culte privé; on ne pouvait à l'avenir les contraindre à participer aux cérémonies d'un autre culte; mais celui de leur religion est interdit dans les grandes villes de la Ligue, qui ont fait l'objet d'une stipulation particulière, dans leur traité avec le roi. Ils peuvent remplir des fonctions publiques, publier des ouvrages sur leur religion dans les villages et bourgs où leur culte est autorisé. Ils peuvent être reçus dans les hôpitaux, collèges et écoles, ils ont la liberté d'en fonder même de nouveaux si bon leur semble. Pour cause de religion, on ne peut ni les déshériter, ni les injurier.

En ce qui concerne le culte public il n'est autorisé que là où il existait déjà à la date du mois d'août 1597, dans deux localités désignées à cet effet, par chaque baillage ou sénéchaussée du royaume, enfin dans les châteaux des seigneurs haut-justiciers mais avec cette réserve que des seigneurs haut-justiciers pourront admettre au prêche un nombre illimité de protestants, tandis que les seigneurs qui ne jouissent pas du droit de haute-justice, ne pourront admettre au prêche, en dehors de leur famille et de leurs vassaux que trente étrangers seulement.

Les religionnaires sont affranchis de payer les dîmes aux ministres des

autres cultes et leurs pasteurs sont également affranchis de toutes servitudes et redevances féodales ; des garanties leur sont accordées en justice pour juger les affaires dans lesquelles les religieux sont intéressés ; mais ils doivent s'interdire toutes pratiques, négociations et intelligences, tant avec les ennemis du dedans qu'avec ceux du dehors. Les conseils provinciaux sont dissous, enfin le roi leur permet la levée des deniers nécessaires pour subvenir à l'entretien des synodes et des ministres de leur culte. Quand le roi sera à l'armée ou résidera momentanément dans une ville, il ne peut y avoir de prêche. Avec l'autorisation royale, les églises peuvent tenir des assemblées politiques, mais elles peuvent se réunir librement en consistoires et en synodes nationaux ou provinciaux ; enfin elles nomment deux députés généraux pour résider auprès du roi.

Comme sûreté, le parti conservera deux cents villes, parmi lesquelles : La Rochelle, Montauban et Montpellier, ainsi que les places du Dauphiné qui se trouvaient à l'époque de l'édit au pouvoir de Lesdiguières. — Le roi se charge de l'entretien des fortifications et de la solde des troupes, il paie les traitements des ministres et des régents des établissements d'instruction. Les églises ont le droit de posséder des biens en propre et d'accepter tous legs ou donations. Une chambre dite de l'Édit, créée dans tous les parlements du royaume, devra connaître les causes des protestants.

Cet édit que Henri IV avait été obligé de promulguer, afin d'éviter de nouvelles révoltes chez les protestants, ne contenta personne ; il souleva même de vives protestations dans les deux camps. Un jour le roi, exaspéré de la violence des critiques, rassembla le Parlement et lui tint ce langage : « Je sais que l'on a fait des brigues ici même, que l'on a suscité des prédicateurs séditionnaires ; mais je donnerai bon ordre à tous ces gens-là et ne m'en attendrai pas à vous..... C'est le chemin qu'on a pris pour faire des barricades et arriver par degrés au parricide du feu roy..... Mais j'ai sauté sur les murailles des villes, je saurais bien sauter sur des barricades..... Ceux qui pensent être bien avec le pape, s'abusent ; j'y suis mieux qu'eux. Quand je l'entreprendrai, je vous ferai déclarer tous hérétiques pour ne point m'obéir (1). »

Ce petit discours était très vrai dans le fond ; le roi tint bon, il fit tout plier ; une fois converti, il voulait bénéficier totalement de la situation, aussi fit-il les plus grands efforts pour mettre le pape dans ses intérêts, afin de pouvoir s'en servir contre les catholiques exaltés et fanatiques qui étaient furieux de l'édit du roi. On voit donc encore ici que la religion vient

(1) Cf. Poussin, Histoire d'Henri IV, t. I^{er}, p. 307 et suiv.

entraver la pacification des esprits dans un moment où le pays en avait un si grand besoin.

Le 2 mai 1598, c'est-à-dire moins d'un mois après la signature de l'édit de Nantes, les plénipotentiaires signaient à Vervins la paix qui rendait à la France : Calais, Ardres, Doullens, la Capelle et le Catelet en Picardie, Blouet aujourd'hui Port-Louis en Bretagne, le tout en échange du Charolais.

Ainsi donc à la fin du xvi^e siècle, la guerre civile et la guerre étrangère cessaient presque en même temps ; mais l'édit de Nantes, moins d'un siècle plus tard, bien qu'il eût été créé irrévocable, fut révoqué le 22 octobre 1685, comme nous allons le voir bientôt, après avoir mentionné dans le chapitre suivant la guerre des Camisards qui, bien que n'ayant éclaté qu'après la révocation de l'édit de Nantes, avait certainement des origines antérieures à cette révocation.

(*A suivre.*)

J. MARCUS DE VÈZE.

FAITS RELATIFS A LA DIVINATION

Doit-on avoir foi dans ces Bohémiens vagabonds, dans ces diseurs de bonne aventure qui pénètrent audacieusement dans les maisons et viennent vous offrir pour quelque menue monnaie un échantillon de leur savoir faire ? Une dame reçut la visite d'une Bohémienne au teint cuit et recuit par le soleil qui, s'étant hardiment présentée chez elle, lui proposa pour quelques sols de lui faire dire des choses étonnantes. Cette dame avait reçu son éducation dans un grand pensionnat parisien, dirigé par une maîtresse assez sceptique et comme les autres jeunes pensionnaires elle s'était infusé l'esprit de la maison. En dépit de son scepticisme, la curiosité et la modicité du prix qui lui était demandé pour les choses surprenantes que la Bohémienne lui promettait l'engagèrent à s'y prêter de bonne grâce. La sorcière de passage la pria tout d'abord de faire remplir d'eau un vase jusqu'au bord. La dame sonna sa domestique qui au bout de quelques minutes apporta le vase et l'eau demandés. La Bohémienne fixa la surface de l'eau qui, à cause de la lumière qui donnait dessus, était brillante. Elle fut un bon quart d'heure avant de rien voir et de rien dire, puis elle s'écria : « Je vois un « très beau château ; un monsieur, un bel officier se promenant dans le par- « terre devant le perron du château. » Après avoir ainsi parlé, la magicienne fit une description des plus minutieuses et du château et du bel officier dans lequel la dame crut reconnaître son fils qui était mort deux mois auparavant et dont elle pleurait la perte : « Ce bel officier, dont vous me parlez « et que vous me dépeignez si exactement, c'est mon fils, mon malheureux

« fils ; une balle prussienne l'a tué, répondit-elle très émue, très vivement impressionnée. — Il n'est peut-être pas mort comme vous le croyez, » répliqua la sorcière, dans tous les cas, je le vois dans cette eau vivant, « très vivant. » En parlant ainsi, elle tendit sa main et satisfaite de son modeste salaire, elle se retira, laissant cette pauvre mère toute bouleversée et dans un trouble difficile à réprimer. Elle fut plusieurs jours fort agitée, lorsqu'un matin, une lettre de ce même fils lui annonça que la blessure qu'il avait reçue n'était pas aussi grave que le chirurgien l'avait cru d'abord et qu'il était radicalement guéri : il passait les derniers jours de sa convalescence chez un ancien camarade de collège dont le père possédait un château situé à cinq lieues du village qu'elle habitait. Il ajoutait qu'il espérait que sa lettre lui parviendrait, car il en avait écrit plusieurs autres qui étaient restées sans réponse, probablement à cause de la guerre; on était en février 1871, les communications étant difficiles les facteurs, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient remplir leur office.

La pauvre mère passa subitement de la plus cruelle angoisse au plus haut degré de l'ivresse et de l'enchantement. Elle écrivit à son fils qu'elle partait le lendemain même pour le revoir et que, vraisemblablement, elle arriverait aussitôt que sa lettre, ce qui eut lieu. Elle revit son fils guéri, quoique n'ayant pas recouvré absolument ses forces, et reconnut avec surprise que le château où son fils recevait une si aimable hospitalité et qu'elle voyait pour la première fois de sa vie, était tout à fait conforme à la description minutieuse que lui en avait donné la bohémienne. Ainsi, une vagabonde, une déguenillée vit dans un vase d'eau un château et un jeune officier dont elle avait toujours ignoré l'existence ; conservant un petit reste de scepticisme, l'heureuse mère s'était informée si on connaissait cette devineresse dont le pouvoir était si extraordinaire. Personne dans le château, ni dans le village n'en avait jamais entendu parler.

Je laisse bien entendu chacun libre de croire de cette histoire ce qu'il voudra. Je poserai seulement les questions suivantes : « Y a-t-il de véritables « devins ? Ces fameux devins tant de fois cités dans les auteurs anciens, « auraient-ils eu un véritable pouvoir ? Seraient-ils autre chose que d'habiles « imposteurs ? »

Le journal anglais *Light*, dans son numéro du 6 juin, rapporte un fait non moins merveilleux, il s'agit d'une dame du monde qui voit, non plus dans un vase plein d'eau, mais dans une simple tasse à thé préalablement vidée et ne contenant plus qu'un peu de lie, des choses remarquables ; je laisse la parole au narrateur, une dame, et me contente de donner la version française de son récit.

« Notre hôtesse regarda aussitôt le fond de la tasse à thé offerte par mon amie, et lui dit qu'elle devait aller rendre visite à une personne qui habitait une maison blanche dont le vestibule et l'escalier étaient en pierre; la tasse étant reposée sur la table, mon amie répondit : En vérité, je vais voir une personne qui habite une maison blanche, mais sans vestibule ni escalier de pierre; elle craignait que la visionnaire ne se fût trompée. L'hôtesse dit : C'est pourtant ce que j'ai vu dans la tasse, et vous pouvez avoir raison.

« Nous primes congé après l'avoir vivement remerciée.

« Quelques jours après cette petite aventure, je reçus de mon amie, une lettre datée de la maison blanche, dans laquelle elle me disait que notre hôtesse ne s'était pas le moins du monde trompée, que tout ce qu'elle avait vu dans la tasse était parfaitement exact; en arrivant devant la maison, elle fut stupéfaite de voir un vestibule et un escalier de pierre qui avaient été construits depuis sa dernière visite. »

Le journal anglais *Light* est sérieux et n'accepte rien à la légère; il faut, pour qu'il consente à ouvrir ses colonnes, que ses correspondants se recommandent à lui, par leur position sociale, la gravité de leur caractère, leur loyauté et leur bonne foi. Probablement, ceux qui voient soit dans un vase plein d'eau, soit dans une tasse à thé ce qui se passe à une grande distance sont doués de ce don précieux qu'on appelle la Voyance. Aujourd'hui, les personnes d'un certain rang, n'osent guère se glorifier d'un pareil avantage si fort apprécié cependant chez les peuples de l'antiquité, elles craignent de se compromettre. On rougit de posséder ce qui jadis vous eût fait combler d'honneurs et fait considérer comme l'émule des dieux.

HORACE PELLETIER, conseiller d'arrondissement,
officier d'Académie.

N. D. L. R. La médiumnité au verre d'eau, l'une des plus belles, fut connue dans la plus haute antiquité; les Orientaux l'ont actuellement en honneur; en 1860, le spiritisme l'a généralisée et M^{me} Antoinette Bourdin dans son volume : *La médiumnité au verre d'eau*, a prouvé que cette faculté donnait des résultats très importants. Il est regrettable que cette médiumnité soit mise de côté par les groupes, car elle offre un grand intérêt pour les études auxquelles sont soumis les médiums.

Voir dans un verre d'eau ou dans le café est chose semblable quant aux résultats, cependant l'eau est préférable.

UN EXTRAIT BON A NOTER

« Quoi qu'en puissent dire les maîtres de la scolastique moderne, dont le sot pédantisme éclate chaque jour en formules étranges, ayant la prétention de remplacer la science de la vie par des termes pompeux, que tout le monde admet, que personne ne comprend et ne définit, tout est miraculeux

autour de nous et en nous-mêmes. Si l'on veut nous objecter que nous sommes trop absolus, en émettant cette théorie de l'ignorance de l'esprit humain, nous répondrons que nous mettons au défi les physiologistes et les anatomistes de toutes les Facultés de la terre, de nous expliquer ce simple fait physiologique, qui est pourtant du domaine journalier de notre existence :

En vertu de quelle loi et de quel mécanisme, mon cerveau, sous l'influence d'une pensée subite, dont je n'ai pas même toujours conscience, envoie-t-il à ma main fermée le mouvement qui fait que je lève instantanément l'index de préférence aux autres doigts ?

Pourquoi ce mouvement plutôt qu'un autre ? Pourquoi l'index et non le médium ou tout autre doigt de la main ?

Et si ce simple fait vital, ce simple mécanisme est inexplicable, que devons-nous dire des actes vitaux plus complexes ?

En vérité, que savons-nous de la vie ? Quel est notre criterium ? Où en est cette science qui a pour objet les *phénomènes vitaux* ? Quelles sont les vues sérieuses que nous possédons sur cette longue chaîne, dont les premiers anneaux commencent à l'être microscopique, à l'infusoire, au microbe pour se terminer à l'homme (1) ? »

— Cet aveu après tant d'autres, ne surprendra pas les esprits sérieux et libres. Il est bon à noter de la part de M. de Régla. Comme il le dit : « l'oubli de ces savants trônant avec l'orgueil et la bêtise du Pharisien « du passé dans les chaires de nos facultés », a fait son temps.

Plusieurs parmi eux, et non des moins autorisés, on le voit, le comprennent.

Reste la note gaie :

Les sosies de nos savants, — fruits secs et ratés de tout acabit, — gonflés d'orgueil tintamaresque, affublés de dignités et de titres bouffons... qu'ils se confèrent à eux-mêmes ; penchés sur l'au-delà de la science (! ! !), c'est-à-dire, occupés à brouiller et à déranger bêtement tout ce qu'ils touchent, entre autres, cette pauvre physiologie qui, toute matérialiste qu'elle soit, mérite en vérité un meilleur sort.

Ceux-là ne désarment pas.

Ils dureront.... autant qu'un éclat de rire, et ne tirent pas à conséquence.

Commandant DUFILHOL (*en retraite*).

(1) Jésus de Nazareth, par P. de Régla, p. 124.

DANS L'INCONNU

Tiré du journal *Patrie*, du 14 août.

« La science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle. »

Cette phrase d'un discours prononcé en 1871 devant l'Association britannique à Edimbourg, par Sir William Thomson, aurait pu servir d'épigraphe aux *Annales des Sciences psychiques* pour le fameux numéro, préfacié par Charles Richet, où l'on commence à s'occuper de télépathie. Ce néologisme, inélégant et inharmonique, désigne l'ensemble des phénomènes appelés vulgairement par la foule : magnétisme et spiritisme; ce sont là sujets anciens, il n'y a que l'étiquette de nouvelle.

— Tu es satisfait, voilà les savants qui s'y mettent, les médecins consentent à s'en occuper...

— Mais oui, je n'aurais jamais espéré cela au temps de mes expériences...

— Tu as encore tes cahiers de révélations écrites par les médiums? Oui, sans doute, tu devrais me communiquer cela...

Le lendemain, je reçus plusieurs feuillets où je puise ça et là; l'ami rencontré par hasard, adepte fervent du spiritisme, m'envoyait des documents curieux :

« C'était le soir, boulevard de Clichy, chez T..., que nous nous réunissions; sa femme et sa belle-sœur étaient nos médiums, agents insoupçonnables des forces ou des êtres que nous évoquions; leur main armée du crayon, était agitée de mouvements impulsifs variés suivant les interlocuteurs, l'écriture changeant alors, tantôt petite, tantôt grande, présentant toutes les différences de calligraphie... Pendant plusieurs mois Diderot dicta des cahiers entiers (graphiquement, l'écriture et la signature étaient exactes, je les ai vérifiées à la Bibliothèque nationale, or, T... non plus que sa femme ne connaissaient ces autographes). Un jour nous voulûmes, lassés de conversations sur l'art et les anciens, avoir des vers de Diderot; voici ce qui fut écrit :

Lorsque du paradis il le remit sur terre,
En le chassant maudit du monde des élus,
Dieu dit à l'homme : Aimer, c'est la fleur de la terre,
Prier, c'est la fleur des élus.

— A quelle occasion ces vers furent-ils faits? — Me trouvant une fois dans une réunion galante, une femme demanda devant moi : « Qu'est-ce que le ciel et qu'y peut-on bien faire? où peut-on être mieux qu'ici-bas où l'on s'aime? » — De qui sont ces vers? — De moi. » — Un épisode qui se

rapporte également à Diderot, mais que mon ami ne m'avait pas signalé, se trouve relaté quelques pages plus loin : Je copie le dialogue : « — J'suis vidangeur, pif paï, pouf, cuiller à pot, sabot, tonneau, rame à bateau, hotte sur le dos, plume au chapeau, gare au becquet, voilà l'argot. — Tu parles argot ? — Pour de sûr ! — Ecris-nous alors. — Le camelonluche se balançait sur le trimard quand son camelonluche, qui par là reniflait, les arpions en l'air, l'amena chez le coinzard et lui fit étrangler sa verte. — Pourquoi êtes-vous venu ce soir ? — C'est moi que je m'appelle Diderot. »

Une note précise qu'à la lecture, l'étonnement de la médium fut à son comble, car elle ne connaissait pas une seule locution d'argot.

Des communications d'Alfred de Musset, de Gambetta sont relatées aussi, étranges de certitude avec des dates, des détails, des dessins, des fac simile pour ainsi dire ; et cette citation les accompagne, tirée du *Spiritualisme dans l'histoire* par Rossi de Guistiniani : « Si pour les incrédules et les faux savants de tous les temps, l'immortalité de l'âme a passé pour une hypothèse imaginaire, aujourd'hui ce n'est plus la même chose.

« L'existence de l'âme et sa survivance au corps sont scientifiquement démontrées par les étonnants phénomènes de magnétisme et de somnambulisme, et surtout par les manifestations des intelligences ou esprits, êtres invisibles, mais ayant le pouvoir, sous certaines conditions psychiques, de se communiquer à nous (1). »

Depuis Michelet jusqu'au commandant Rivière, depuis Nus jusqu'à Sardou, les croyants sont nombreux qui ont eu, avant les médecins, le courage de braver la risée du *vulgum pecus* ; les télépathologues actuels n'ont que le mérite de vouloir convertir la Faculté, noble dame arriérée et têtue, et c'est une croisade qu'entreprend ainsi Charles Richet. « Il y a là, dit-il, un grand domaine inexploré où il faut pénétrer. L'occulte sera demain de la science. Il y a trois cents ans, l'électricité était une force occulte. La chimie a été une science occulte et elle s'appelait l'alchimie, et il n'y a pas plus de vingt ans que le magnétisme animal a cessé d'être science occulte. »

Edison, la magie, la télépathie — sans oublier la psychothérapie de Maurice Barrès, cette fin de siècle sera extraordinaire ! MAURICE GUILLEMET.

SPIRITISME

L'Avenir illustré, de Lorient, 22 novembre 1891.

..... Qu'on ne nous suppose pas une intention ironique envers les spirites : nous respectons toutes les croyances sincères et leur croyance nous semble

(1) Librairie spirite, 3 fr. 1, rue Chabanais, Paris.

rationnelle. — Le spiritisme n'est pas une religion mais une science qui se démontre à l'aide de faits *naturels*, incontestables, vulgaires, que dans notre ignorance des lois de la vie, nous qualifions de surnaturels : *Veniet tempus, quo posteri nos. tam aperta ignarasse mirabuntur*. (Seneca). — La maxime des spirites : « Hors de la charité, pas de salut ! » n'est-elle pas plus conforme à la morale chrétienne, que « Hors de l'église romaine, pas de salut ! » J.-C. n'a-t-il pas dit : « Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident qui s'assièront à la même table... »

Les spirites affirment et prouvent que leur doctrine est le *pur christianisme* ; ils repoussent le culte des saints, défendu par la loi du Sinaï ; le commerce dans le Temple, sous forme de vente de messe de différentes classes ou d'autres prières sans valeur comme l'indique le simple bon sens : « que votre argent péricule avec vous, qui avez cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent ! » (Actes des apôtres.) — Si Dieu voit tout, entend tout, il n'a pas besoin d'intermédiaires ! — Au point de vue de la réincarnation, la doctrine spirite est toujours celle du Christ qui répondait dans ce sens à ces questions des Juifs : « Êtes-vous donc le prophète Elie ? — Comment peut-il se faire que vous ayez existé avant Abraham ? — Ne déclara-t-il pas à Nicodème, en lui observant qu'un docteur de la loi ne devrait pas ignorer des choses si utiles, « qu'il faut que tout homme renaisse de l'eau — principe de la matière — et de l'esprit » ? Tout est soumis à la même loi ! le grain qu'on sème tombe en décomposition, *meurt* pour renaître de l'eau et de son principe spirituel. — Moïse défendait à son peuple d'évoquer ceux que nous appelons *improprement* les morts :

« C'est un prolongement sublime que la tombe.
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe. »
(V. Hugo.)

La défense de Moïse indique que l'évocation des morts était usuelle chez les Hébreux. Ce prophète n'entendait pas que des révélations d'outre-tombe vinssent contrebalancer son autorité ; prêtre d'Osiris et promu à la plus haute initiation de la science intégrale, il disposait de forces qui n'appartiennent en propre qu'au Cosmos : bien que centenaire, petit, chétif et bègue, il était redoutable et pouvait *effacer* 10 ou 15,000 hommes d'un coup de foudre. C'est qu'il avait la charge, au moyen du peuple hébreu, de faire pénétrer la loi naturelle dans l'humanité, par la crainte, comme J.-C. voulut le faire avec un autre peuple par l'amour : « Aimez-vous les uns les autres ; aimez-vous dans la douleur, dans la joie, dans l'opprobre ; aimez la nature, votre initiatrice, aimez les animaux vos frères *inférieurs* (?), aimez ce qui commence, aimez ce qui finit. »

Les spirites croient que l'absolution est un leurre; que l'enfer éternel, n'ayant plus pour but l'amélioration de l'être, ne saurait être l'œuvre d'un Dieu *bon* et *juste* envers de misérables créatures. Ils trouvent plus naturel d'aimer le Dieu qui leur permet de réparer au prix d'existences successives que celui qui les brûlerait au mépris des lois élémentaires de la justice. Voyant, partout et toujours, l'effet sourdre de la cause, ils en concluent que le mal résulte d'un emploi mal pondéré des forces de la nature et ne surgit que pour rétablir l'équilibre. C'est la justice immanente découlant de la loi naturelle et qui s'applique physiquement et moralement à l'homme, microcosme, être particulier, comme aux sociétés, être collectifs. — « Tous les citoyens sont membres d'un même corps et, quand l'un est lésé, tous les autres souffrent ». (Solon.) — Elle régit aussi les mondes, êtres cosmiques.

Dans l'ordre cosmique la nature a recours, pour rétablir son harmonie troublée et pour éviter dans l'avenir un effondrement complet, à des cataclysmes tels que tremblements de terre, éruptions volcaniques, ouragans, cyclones, etc.; ou, dans les cas plus ordinaires, à l'orage, au vent, à la pluie. Mais il est facile de voir que ce sont des crises équilibrantes, des réactions salutaires, une tendance au mieux. Dans les sociétés, ces mêmes crises se nomment révolutions (c'est-à-dire évolutions) et chez les individus on appelle ces symptômes : maladie; mais on daube sur la maladie, ou plutôt sur le malade en travail curatif autonome, de la même manière que sur les membres de la société qui veulent mettre en pratique la devise de l'avenir qui orne prématurément le frontispice des monuments publics, et essayer, après Moïse et J.-C., d'établir le règne de Dieu que les pharisiens de nos jours demandent sans cesse — de bouche, sinon de cœur, selon leur habitude — et qui ne peut-être que celui de la fraternité!

Or, si ces crises sont insuffisantes pour extirper complètement la cause du mal, c'est un travail à recommencer tôt ou tard; mais si elles ont été enrayées au point de n'être plus même palliatives, l'être cosmique s'écroule, l'être collectif se gangrène et tombe en décomposition physique et morale, l'être individuel meurt!.... Mais le remède? — Oser regarder en face, la vérité appelée à détrôner l'égoïsme!

Beaucoup de spirites ont été convaincus par des expériences aussi nombreuses que concluantes. — M. de Boisonze a émis le premier, je crois, cette opinion — que, en raison de la facilité d'assimilation des germes qu'on dépose dans le cerveau humain sous forme de suggestions, l'image stupide de l'enfer prend une forme qui persiste chez l'être désincarné et peut troubler son repos jusqu'au moment où, buvant les eaux du Léthé, « il oublie tout pour reprendre les liens de la chair. » (Ecclés.) On dit, qu'effrayé d'une

telle responsabilité, le R. P. Cursi, membre des plus éminents du clergé catholique, a adressé au pape une protestation rendue publique et dans laquelle on lit : « Vous êtes le mal, vous n'êtes pas l'Église, vous la masquez, vous la rendez méconnaissable ; je vous dénonce au christianisme entier ! » (*Il Vaticano regio, tarlo, superstite della chiesa cattolica.*)

La doctrine spirite est conforme à la raison, à la tradition, à la science ; la mort c'est la vie de l'esprit ; elle n'est donc qu'une transformation dont nous retrouvons l'image chez des êtres inférieurs : la larve devient hanneton, la chenille : papillon ; ils rampaient comme nous ; ils ont changé de domaine. La décomposition corporelle n'a pas d'autre raison que la mise en liberté de l'être spirituel.

Quant à la croyance aux manifestations des esprits, elle existe chez tous les peuples barbares comme chez les peuples civilisés ; sceptiques ou crédules nous en avons le sens intime. Elle est établie dans les livres des anciens philosophes profanes ou sacrés : « Ne croyez pas à tout esprit mais mettez-les à l'épreuve et voyez s'ils viennent de Dieu. » (Évangile.) Apparitions d'esprits à Josué, à Moïse, à Saül, à Tobie, etc. ; elle est acceptée et reconnue par Pythagore, Platon, enfin, par les grands philosophes de tous les pays, voire même par des théologiens tels que saint Augustin, saint Jérôme ; ce dernier déclare formellement : 1° que la pluralité des existences est une vérité ésotérique qu'il est prudent de cacher au vulgaire ; 2° que l'Église n'a établi les peines éternelles que pour faire craindre de pécher ; 3° que la vie future est déterminée par la vie présente et que la mort ne saurait nous délivrer des conséquences d'une vie irrégulière !

Aristote affirme que « les morts apparaissent souvent aux vivants pour les besoins les uns des autres ». Le P. Lacordaire déclare (lettres à M^{me} Swetchine) que, de tout temps, il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer avec les esprits ; qu'on faisait mystère de ces procédés, mais que, aujourd'hui, ce qui était un secret est devenu une forme populaire. Plus récemment, W. Crookes fait la même déclaration en ces termes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. » Il a procédé scientifiquement et en présence de plusieurs autres membres de la Société Royale d'Angleterre. En chimie, il est l'inventeur du *Thalium* et en physique celui de la matière radiante ; ce n'est donc pas le premier venu.

N'aurions-nous pas mauvaise grâce, nous un idiot comparativement à ces hommes de génie, d'adresser un sourire stupide aux spirites, qui comptent dans leurs phalanges des noms illustres et aimés de la science et des arts, à des chercheurs courageux qui, voyant parfois que notre machine s'arrête, alors qu'aucun ressort ne manque, demandent ce qu'est devenu le mécanicien ! »

X...

NÉCROLOGIE

Veuillez annoncer le dégagement corporel de ANDRÉ BOULENS pour lequel nous éprouvions tous une sympathie et une amitié sincère; spirite depuis 1869, ce frère nous a donné des preuves constantes de son dévouement à notre cause, et, malgré la plus vive opposition de sa famille, la charité exemplaire fut sa règle. Nous regrettons tous de ne pas avoir la puissance de ce médium guérisseur pour l'employer au soulagement de nos semblables, pour faire le bien selon l'exemple salutaire qu'il nous a constamment donné; fort heureusement la mort c'est la vie, et l'esprit de A. Bouleus, bien vivant, nous conseillera, nous guidera dans l'exercice des vertus humanitaires qu'il se plaisait à pratiquer matériellement et spirituellement.

Pierre Laus, désincarné en mai dernier, fut méritant comme A. Bouleus; je ne sais si ses parents ou les membres du groupe auquel il appartenait vous ont prévenu, mais il est bon que dans la *Revue spirite* il soit dit ce que furent les fidèles serviteurs de la cause; nos frères peuvent ainsi adresser à ces âmes d'élite le souvenir cordial et la pensée pleine de solidarité.

F. VIGUIER, à Béziers (Hérault).

14 juin : Les spirites de la première heure s'en vont les uns après les autres. Aujourd'hui, Faure, vieil ami d'Oran, nous devance. Faure et Hugonnet (1) avaient fondé à Oran un groupe qui fonctionna de 1862 à 1871. La guerre éparpillant les membres, le groupe cessa ses réunions. Faure fonda, à Oran, la Société protectrice des animaux dont il était le trésorier, il fut corps et âme à son œuvre, se sacrifiant de sa personne et de sa bourse.

Le Spiritisme, au dire de tout le monde, l'avait transformé; homme nouveau, sa nature bourru l'avait cependant toujours dominé, c'était un bourru bienfaisant.

Enfant de la rue, le régiment l'avait instruit; sorti sergent-major, il fut employé aux ponts et chaussées, et retraité, chef de comptabilité à Oran. En 1871, il organisa la comptabilité de la voirie départementale, ce qui lui donna une deuxième retraite et dès lors, il s'établit à Alger où il est décédé le 21 août 1891; il a étreint notre nouveau drap mortuaire. L'enterrement a eu lieu selon les usages algériens; des brochures : *Le Spiritisme à sa plus simple expression* ont été distribuées au cimetière. M. Davin a prononcé les paroles suivantes :

« L'esprit qui nous réunit autour de sa dépouille mortelle, était pour vous un inconnu, nous seul le connaissions et avons pu apprécier les qualités de son cœur que seul le spiritisme inspirait.

Nous ne prétendons pas que les spirites seuls ont l'apanage des sentiments élevés, nous voulons seulement rendre hommage aux principes que le Spiritisme a inspiré à la plupart d'entre nous devenus athées par l'enseignement reçu dans notre jeunesse; nous sommes devenus des croyants, des hommes religieux qui n'appartiennent à aucun culte, à aucune secte religieuse.

Oui, en dehors des dogmes, des mystères et des préjugés officiels, croyants nous

(1) Hugonnet, conseiller général, est mort aussi l'année dernière, dans un village des environs d'Oran, ce fut un penseur, un écrivain remarquable.

renions tous les cultes et toutes les églises; nous soutenons ce que nous considérons comme une vérité rationnelle et progressive au péril de notre situation sociale, les dissidents n'allant plus au bûcher.

Pour cela, à notre fin de siècle dont la tendance est l'indifférence, la négation de ce qui touche au devenir de l'homme, il faut des preuves matérielles manifestes si l'on veut sortir des sentiers battus malgré les déceptions et les déboires de toutes sortes, le Spiritisme accomplit ce miracle; il donne comme stimulant l'égoïsme, ce vice, ce fléau de l'humanité et Fourier, grand penseur et précurseur d'Allan Kardec, dans sa théorie des passions le faisait concourir au bien-être de l'humanité en le dirigeant.

Le Spiritisme, à l'aide des communications avec le monde de l'au-delà, nous prouve que pour préparer nos existences futures, soit comme désincarnés, soit comme réincarnés, nous devons actuellement mettre en pratique, d'une façon absolue, la devise du charpentier de Nazareth : « *Tous pour un. Un pour tous* », devise qui consiste, pour les habitants de notre planète, à employer ce qui n'est pas strictement nécessaire à nos besoins au soulagement de qui manque du nécessaire, et ce n'est point une vaine formule pour les spirites; cette vérité expérimentale, tous les esprits des riches décédés évoqués l'ont affirmée par nos médiums, en déclarant que leur expiation, dans les existences futures, sera d'être le serviteur des serviteurs exploités et non secourus. Nous faudra-t-il une preuve plus manifeste pour nous pousser à l'égoïsme du bien, à cet égoïsme qui, dans l'intérêt de l'avenir, nous rend secourables dans le présent?

Bénédissons cette croyance qui transformera l'humanité quand les principes qu'elle préconise seront universellement mis en pratique, elle seule résoudra la question sociale; la grève, plaie nécessaire aujourd'hui, disparaîtrait si l'industriel, au lieu de trop aimer l'or, payait intégralement au travailleur le salaire qu'il mérite pour sa quote part.

Interrogez vos chers disparus, vous qui niez nos principes et nos croyances, votre athéisme, comme le nôtre, se foudra au contact de leur relations? Ils vous apprendront que la mort ou la naissance sont un changement d'état indispensable au progrès et à l'amélioration de l'individu et de l'humanité terrestre.

Le frère Faure, jadis athée, devenu spirite, fut un croyant désintéressé, homme de bien et de progrès; comme nous, il savait que le corps est l'instrument dont se sert l'esprit pour manifester ses volontés.

En ce moment il est au milieu de nous, et ce mort, bien vivant, me caresse de ses effluves fluidiques, pour me témoigner son contentement d'être débarrassé d'un organisme qui l'a fait tant souffrir. Aussi lui dis-je au revoir, le mot *adieu* étant une expression de séparation définitive.

Les enterrements spirites produisent toujours une grande émotion à Alger. Le drap mortuaire bleu ensoleillé remplace la tristesse par l'espérance; il attire beaucoup d'indifférents au cimetière pour entendre nos paroles pleines d'espoir et nos enseignements si rationnels.

Rochefort, le 14 août 1891 : Je vous apprends, avec regret, la désincarnation de notre ami et frère en spiritisme, M. JUSTIN GUINAUDAU, décédé le 12 août, à l'âge de 55 ans; ce fut un adepte de la première heure. Son décès a surpris ses proches et ses amis, car,

la veille, il s'était promené jusqu'à 5 heures du soir et rien n'annonçait une mort si prompte; il s'est éteint en bon spirite qui va rejoindre sa nouvelle patrie, sans agonie cruelle.

Sa dépouille a été conduite au cimetière hier, suivie par tous nos frères en croyance et par de nombreux amis; le pasteur du culte réformé a fait l'office religieux, ses paroles ont été appréciées par les personnes présentes.

Une bonne pensée à ce frère dévoué à la cause, à ce bon républicain, et n'oublions pas la veuve éplorée par ce départ inattendu; heureusement nos croyances lui feront supporter cette épreuve avec force et courage.

CROZE.

N. D. L. R. — Nous avons intimement connu M. et Mme Guinaudeau, anciens correspondants d'Allan Kardec; quels braves gens et quels grands cœurs, quelle fermeté dans l'affirmation des vérités spirites progressives et humanitaires, toujours en accord avec la justice; avec le vénérable M. Croze et Mme Croze, ils ont continué la bonne tradition dans les Charentes, et nous nous rappellerons cette physionomie si sympathique d'un adepte sérieux et brave. Nous communiquerons par la pensée avec sa veuve que nous aimons, que nos frères de Rochefort entoureront de leur affection. Prévenus à temps, nous eussions fait diligence pour parler sur la tombe de notre frère J. Guinaudeau.

Monsieur Leymarie, je viens vous prévenir du dégagement corporel de notre frère en croyance, M. THÉODORE HÉRAUD, après une courte maladie, presque sans souffrances; il a conservé sa lucidité d'esprit jusqu'à l'heure dernière, sachant qu'il allait revoir les parents et les amis qui l'avaient précédé dans l'au-delà; vous vous rappelez surtout de sa femme pour laquelle il avait conservé une réelle amitié? Dans l'intimité avec ses frères en spiritisme, il aimait à s'entretenir du jour où il pourrait aller la rejoindre, cette grande spirite, cette femme comme lui attachée au culte de la patrie, quelle ne séparait pas de la république.

L'enterrement a été civil; le corps était accompagné par les spirites des environs, par tous ses amis politiques au nombre de deux cents. Il a été prononcé quatre discours: le premier par M. Chassin, ancien conseiller d'arrondissement, conseiller municipal de Matha et président de la Société des libres penseurs du canton; le deuxième par notre poète, M. Ludovic Charpentier, que vous avez connu chez M. Héraud; ces deux discours de circonstance, plus politiques que religieux, faisaient l'éloge de notre frère; 3^e deux discours spirites, par MM. Frédéric Gautier et Parenteau, qui n'ont pas craint, devant toute cette société de libres penseurs et de catholiques, d'affirmer leur croyance et de prononcer les mots de spirite, de spiritisme, d'incarnation, de peine et récompenses futures; ils ont affirmé que notre grand poète, Victor Hugo, pensait ainsi, et cité des passages de ses écrits, pour soutenir leur thèse. Certains catholiques indépendants ont trouvé très bons ces deux discours, ils ont complimenté les orateurs devant moi.

M. le curé a été voir notre malade à son lit de mort; il était facile de comprendre que Héraud se conduirait en gaulant homme tel qu'il était; il lui a répondu: « Je vous reçois comme citoyen, mais je ne suis point de votre religion, je n'ai rien à vous communiquer. Monsieur le curé. » Voici un honnête homme et un fidèle élève d'Allan Kardec, qui fait un grand vide dans notre groupe de Souillac.

Au nom de nos amis et F. E. S.

BERTHELOT.

HARMONIES UNIVERSELLES

permettez moi d'abord, cher Monsieur et F. E. S., de remercier à l'aide de la *Revue*, la personne qui a eu l'aimable attention de m'adresser la récente publication de M. A. d'Anglemont, *l'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiurnité, scientifiquement démontrés*, opuscule extrait des *Harmonies universelles*, 2^e partie de l'OMNITHÉISME.

Préparé par la lecture du 1^{er} volume de cette œuvre colossale : « Le fractionnement de l'infini », j'ai retrouvé dans ce nouvel ouvrage la même méthode scientifique, le même classement hiérarchique, au moyen duquel chaque sujet traité se lie et s'enchaîne au précédent et à celui qui lui succède, tout naturellement, sans effort, sans fatigue pour l'esprit qui peut ainsi embrasser d'abord l'ensemble, puis s'arrêter successivement au développement de chaque division et subdivisions.

L'auteur, suivant la méthode rationnelle qu'il a adoptée, commence la démonstration des divisions sériales ternaires en tenant compte de la valeur progressive des sujets. Ainsi avec un tact parfait, il donne la première place à l'hypnotisme, comme inférieure au magnétisme, en raison de ses effets et de son mode d'action, de même qu'en traitant de la médiurnité en dernier lieu, il lui attribue une valeur supérieure, en la considérant comme une forme transcendante de l'hypnotisme et du magnétisme exercés à la fois sur l'homme par des intelligences étrangères à notre humanité.

Je n'entreprendrai pas l'analyse ou le résumé de cette brochure de 100 pages, si substantielle, si homogène, pour ainsi dire, qu'il faudrait prendre tout ou rester au-dessous de la tâche entreprise.

Je ne veux que constater l'impression produite par cette lumineuse exposition des effets et des causes des divers phénomènes objets de cette étude.

Quels horizons nouveaux ouverts à l'esprit ! comme toutes les démonstrations sont claires, logiques, faciles à saisir ! Il semble qu'on assiste à la production de tous les phénomènes et sans chercher à contrôler les affirmations de l'écrivain, on sent qu'il dit vrai, et que les choses doivent se passer comme il le dit.

Que tous les chercheurs, enfiévrés à la découverte des lois qui président aux phénomènes spirites, lisent ce livre et ils seront satisfaits.... s'ils peuvent l'être.

Pour moi je me déclare suffisamment éclairé et je crois que de longtemps, à l'état d'incarnés, nous ne saurons rien de plus sur les causes et les moyens de production des faits qui constituent l'hypnotisme, le magnétisme et surtout la médiurnité.

Cette partie, qu'en qualité de spirite j'ai plus spécialement appréciée, contient les enseignements les plus précieux et devra rendre à tous les spirites et médiums les plus utiles services dans la pratique et l'usage de cette admirable faculté.

Je ne puis terminer cette lettre sans dire quelques mots de l'œuvre de M. A. d'Anglemont dont des voix autorisées et compétentes ont unanimement fait l'éloge, lors de la publication du 1^{er} volume « Le fractionnement de l'infini » ! Je ne puis qu'approuver tout ce qui a été si bien dit, en y ajoutant mes propres impressions après la lecture de ce livre que j'ai comparé au péristyle d'un monument colossal dont les bases inébranlables reposent sur notre globe et dont le sommet s'efface dans les hauteurs radieuses des

régions divines. J'ai admiré la sévère beauté de l'ensemble, la richesse et la multiplicité des détails, l'enchaînement de toutes les parties concourant solidairement à l'unité harmonieuse et grandiose de l'œuvre.

Comme spirite j'ai trouvé dans l'ouvrage de M. A. d'Anglemont la confirmation et l'extension de toutes mes croyances, j'ai reconnu la vérité et la certitude scientifiques du progrès constant et du bonheur toujours grandissant de l'être spirituel dans l'évolution continue de sa vie immortelle, en progression sans arrêt vers une perfection toujours relative.

Enfin déiste passionné, j'ai tressailli dans tout mon être en voyant au-dessus de tous ces horizons de plus en plus vastes et lumineux, se superposant sans se confondre, la réalisation de l'idéal divin donnant à mes aspirations la satisfaction la plus complète et la plus inespérée.

Je termine, Monsieur, en faisant à M. d'Anglemont dont l'*Omni-théisme* sera j'en ai la conviction la philosophie de l'avenir, l'application du chapitre de la *Médiurnité suprême* en reconnaissant en lui l'interprète choisi et préparé de l'intelligence archangélique chargée hiérarchiquement de donner à notre humanité cet instrument de rénovation morale (1).

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments fraternels.

THIBAUD, à Bordeaux.

L'*Anti-clérical* du chanoine Roca est devenu le *Socialiste chrétien*; il a transporté le siège de son administration à Paris, 29, rue de Trévise. Son programme reste le même.

M. Roca poursuit l'idée généreuse de mettre d'accord non seulement toutes les religions entre elles, en leur montrant l'*ésotérisme* qui leur est commun, au fond, et qui les relie scientifiquement et socialement les unes aux autres, mais encore toutes les écoles spiritualistes nouvelles, parmi lesquelles le spiritisme, dit-il, occupe à ses yeux la place d'honneur, comme force moralisatrice, par la priorité de ses phénomènes manifestes, par l'efficacité de ses expérimentations, et par le réveil général qu'il a provoqué dans la conscience publique, jusqu'ici endormie dans les ténèbres du matérialisme.

Le prix de l'abonnement est de 5 fr. par an. Publication hebdomadaire.

Le nouveau siège de la *Société spirite de Reims*, et conséquemment du journal *La pensée des morts*, est place de la République, pavillon de Mars, à Reims (Marne), chez M. MONCLIN, PAUL.

(1) 1 fr. Librairie spirite, 1, rue Chabanais.

Le Gérant : H. JOLY.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N^o 11.

1^{er} NOVEMBRE 1891.

Les séances spirites du Vendredi auront lieu les 6 et 20 du mois de novembre, à 8 heures et demie précises.

COMMÉMORATION DES MORTS. — Les spirites parisiens sont invités à la séance du 1^{er} novembre, 1, rue Chabanais, à 2 heures précises de l'après-midi, selon l'usage établi par Allan Kardec, en l'année 1858.

Abonnements à la *Revue spirite*, année 1892, mandat à l'ordre de M. Leymarie.

LA DOCTRINE SPIRITUALISTE

DE SIR ALFRED RUSSEL WALLACE

La librairie des Sciences psychologiques vient de rendre à la cause spirite un signalé service en publiant une traduction de l'œuvre spiritualiste de sir A. R. Wallace. L'intelligence supérieure, à la fois intuitive et scientifique de ce membre éminent de la Société Royale, ne pouvait laisser passer inaperçues les manifestations de cette force intelligente qui, depuis cinquante ans, caractérisent la Renaissance spiritualiste dans tous les pays civilisés.

Une fois entré dans la voie de ces investigations, et la réalité constatée avec toute la rigueur de la méthode positive, son esprit, à la fois pénétrant et sincère, ne s'en est pas tenu à l'analyse. A l'avant-garde de ses émules en science, appuyé sur les faits acquis, il a voulu déduire la conclusion de leur imposant ensemble. Président de la Société d'anthropologie, créateur, au même titre que Darwin, de la théorie de l'évolution des formes ; à la fois naturaliste, philosophe et sociologue, nul n'était mieux qualifié pour coordonner ces matériaux, retrouver, sous leur variété, l'unité qui les domine ; en un mot, aboutir à une synthèse vraiment scientifique. On nous permettra bien, à nous, spirites, de voir, dans l'identité de nos croyances avec les inductions de l'illustre Anglo-Saxon, une raison élevée de nous y reposer avec plus de confiance encore si c'est possible.

Un court aperçu de son livre (1) donnera aux spirites propagandistes le

(1) *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, 1 volume. Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. 5 fr. broché, 6 fr. relié, avec portrait de l'auteur, in-8 carré.

désir de l'étudier de plus près, comme un recueil précieux d'arguments contre nos contradicteurs; et, à tous, des indications sur les points principaux que l'auteur a mis en lumière avec le plus d'éclat.

Notons d'abord sa démonstration absolument rigoureuse et inattaquable de l'OBJECTIVITÉ DES PHÉNOMÈNES; c'est, on le conçoit, le nœud de la question.

Obligés de ne plus passer les faits sous silence, les savants — notamment les membres de la *Société des recherches psychiques* — prétendent les classer dans l'ordre des phénomènes purement *subjectifs*. Ainsi, dans les apparitions en si grand nombre qu'ils ont enregistrées, ils ne veulent voir que des *hallucinations dues à l'action télépathique d'un esprit sur un autre*; autrement dit (la Revue qui s'adresse au grand public a le devoir de traduire en langage compris de tous la terminologie des philosophes) la sensation, *sans objet extérieur, d'une chose qui n'existe pas*. C'est, on le voit, une négation indirecte de la réalité des phénomènes.

« Mais pour donner à cette théorie de la télépathie seulement une apparence de probabilité, il faut négliger ou expliquer autrement quantité de faits des plus intéressants et suggestifs recueillis par la Société.

« C'est sur ces faits que je veux attirer l'attention, parce qu'ils nous conduiront à des conclusions tout à fait différentes de celles de ces gentlemen.

« Je trouve cinq espèces suivantes de preuves de l'*objectivité* des apparitions : 1° simultanéité de l'hallucination ou perception du même fantôme visible ou entendu par deux personnes ou plus en même temps; 2° le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant différentes places correspondant à un mouvement apparent; ou bien, il est vu à la même place malgré le changement de position de l'observateur; 3° impressions produites par les fantômes sur les animaux domestiques; 4° effets physiques qui semblent produits par les fantômes en connexion avec leur apparition; 5° les fantômes, qu'ils soient visibles ou invisibles aux personnes présentes, peuvent être et ont été photographiés.

« Je vais donner des exemples de chacun de ces cinq groupes de phénomènes et discuterai, en quelques mots, leur interprétation (1). »

A ces cinq classes d'exemples, et à leur discussion, qui ne laissent rien à désirer comme choix et netteté, il ne saurait être rien changé ni retranché. Nous ne pouvons qu'engager à les lire tous ceux qui, sans parti pris, s'intéressent à ce genre d'études.

(A suivre.)

Commandant DUFILHOL (en retraite).

(1) *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, page 326.

ERRATA : Revue d'octobre, page 436, ligne 5, lisez : un esprit, au lieu de cet esprit.
Page 438, ligne 26, ouvrir la parenthèse après le mot : lumière.